

MAURICE BLANCHOT

au

moment

Voulu

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

nrf

THOMAS L'OBSCUR.
AMINADAB.
FAUX-PAS.
LE TRÈS-HAUT.
L'ARRÊT DE MORT.
LA PART DU FEU.
THOMAS L'OBSCUR (*nouvelle version*).

LAUTRÉAMONT ET SADE.
LE RESSASSEMENT ÉTERNEL (*Editions de Minuit*).

MAURICE BLANCHOT

AU MOMENT VOULU

récit

nrf

GALLIMARD

2^e édition

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage cinquante-cinq exemplaires sur vélin pur fil des Papeteries Lafuma-Navarre, dont cinquante numérotés de 1 à 50 et cinq, hors commerce, marqués de A à E.

246 B. 076

C. 76

Sept. 30, 1955

En

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1951.

En l'absence de l'amie qui vivait avec elle, la porte fut ouverte par Judith. Ma surprise fut extrême, inextricable, beaucoup plus grande, assurément, que si je l'avais rencontrée par hasard. L'étonnement était tel qu'il s'exprimait en moi par ces mots : « Mon Dieu ! encore une figure de connaissance ! » (Peut-être ma décision de marcher droit sur cette figure avait-elle été si forte qu'elle la rendait im-

possible.) Mais il y avait aussi la gêne d'être venu vérifier sur place la continuité des choses. Le temps avait passé, et pourtant il n'était pas passé ; c'était là une vérité que je n'aurais pas dû avoir le désir de mettre en ma présence.

Du côté de cette figure, je ne sais si la surprise cadrerait avec la mienne. De toutes manières, il y avait manifestement entre nous une telle accumulation d'événements, de réalités démesurées, de tourments, de pensées incroyables et aussi une telle profondeur d'oubli heureux qu'elle n'avait aucune peine à ne pas s'étonner de moi. Je la trouvai étonnamment peu changée. Les petites chambres avaient été transformées, comme je le vis aussitôt, mais même dans ce nouveau cadre que je n'arrivais pas encore à saisir et qui me plaisait peu, elle était parfaitement la même, non seulement fidèle à ses traits, à son air, mais à son âge : d'une jeunesse qui la rendait étrangement

ressemblante. Je ne cessais de la regarder, je me disais : Voilà donc d'où venait mon étonnement. Sa figure ou plutôt son expression qui ne variait presque pas, à mi-chemin entre le sourire le plus gai et la réserve la plus froide, ressuscitait en moi un souvenir terriblement lointain, et c'est ce souvenir, profondément enterré, plus que vieux, qu'elle semblait copier pour paraître si jeune. Je finis par lui dire : « Vous avez réellement peu changé ! » Elle était à ce moment à côté d'un piano que je n'avais jamais imaginé dans cette pièce. Pourquoi ce piano ? « C'est vous qui jouez du piano ? » Elle fit signe que non. Assez longtemps après, avec une animation brusque et sur un ton de reproche, elle me dit : « Mais c'est Claudia qui en joue ! Elle chante ! » Elle me regardait d'une manière étrange, spontanée, vive et cependant de côté. Ce regard, je ne sais pourquoi, me porta un coup au cœur. « Qui est Claudia ? » Elle ne

répondit rien, et à nouveau je fus frappé, mais cette fois, comme d'un malheur, frappé jusqu'à l'anxiété par cet air de ressemblance qui était le sien et qui la rendait si absolument jeune. Maintenant, je me la rappelais bien mieux. Elle avait le visage le plus fin, je veux dire que les traits avaient une sorte d'enjouement et d'extrême fragilité, comme à la merci d'un air autre, plus concentré, intérieur, et que l'âge ne demandait qu'à durcir. Mais c'est justement ce qui n'avait pas eu lieu, l'âge avait été étrangement réduit à l'impuissance. Après tout, pourquoi aurait-elle dû changer? autrefois n'était pas si loin, cela ne pouvait pas être non plus un si grand malheur. Et moi-même, comment le nier? maintenant que je pouvais la regarder du fond de mon souvenir, j'étais soulevé, ramené vers une autre vie. Oui, un mouvement étrange venait à moi, une possibilité inoubliée, qui se moquait des jours, qui rayonnait à travers la nuit la

plus sombre, une puissance sans regard, contre laquelle l'étonnement, la détresse ne pouvaient rien.

La fenêtre étant ouverte, elle se leva pour aller la fermer. Jusque-là, je m'en rendis compte, la rue avait continué à passer par la chambre. Je ne sais si tout ce bruit la gênait; je crois qu'elle s'en souciait très peu; mais, quand elle se retourna et m'aperçut, j'eus le brusque sentiment qu'elle commençait seulement à m'apercevoir. Chose remarquable, j'admis cela et, bien plus, au même moment, je sentis, d'une manière encore vague mais déjà vivement, que c'était en partie de ma faute: oui, je vis aussitôt que, si je lui avait en quelque sorte échappé — et c'était peut-être singulier —, je n'avais pas fait non plus tout ce qu'il fallait pour lui tomber réellement sous les yeux, et c'était beaucoup moins singulier qu'attristant. Pour une raison ou pour une autre, mais peut-être parce que j'avais été moi-même trop

occupé à la regarder tout à mon aise, quelque chose d'essentiel qui ne pouvait intervenir qu'à ma demande avait été oublié, et pour le moment j'ignorais quoi, mais l'oubli était aussi présent que possible, au point, maintenant surtout que la chambre était fermée, de me laisser soupçonner qu'en dehors de lui il n'y avait pas grand'chose ici.

Ce fut, je dois le dire, une découverte physiquement si ruineuse qu'elle me manœuvra tout à fait. En pensant cela, je fus fasciné, effacé par ma pensée. Eh bien, c'était une idée ! et non pas quelconque, mais à ma mesure, exactement égale à moi, et si elle se laissait penser, je ne pouvais que disparaître. Au bout d'un moment, je dus demander un verre d'eau. Les mots : « Donnez-moi un verre d'eau », me laissèrent le sentiment d'un froid terrible. J'étais endolori, mais parfaitement revenu à moi, je n'avais notamment aucun doute sur ce qui venait de se passer. Quand je me décidai à me tirer

d'affaire, j'essayai de me rappeler où était la cuisine. Dans le couloir, il faisait exagérément sombre, et je reconnus à cela que je n'allais pas encore très bien. D'un côté, il y avait la salle de bains communiquant avec la chambre que je venais de quitter, plus loin devaient se trouver la cuisine et la seconde chambre : tout était clair dans mon esprit, mais pas au dehors. Diable de couloir, pensai-je, était-il donc si long ? Quand, à présent, je songe à cette démarche, je suis étonné d'avoir pu faire tous ces efforts sans me rendre compte pourquoi ils me coûtaient tant. Je ne suis pas sûr d'avoir même éprouvé une sensation désagréable jusqu'au point où, à la suite d'un faux mouvement (m'étant peut-être heurté au mur), je ressentis une douleur abominable, la plus vive qui fût, — elle me fendait la tête — mais peut-être plus vive que vivante ; il est difficile d'exprimer ce qu'elle avait à la fois de cruel et d'insignifiant : une vio-

lence horrible, une abomination, d'autant plus intolérable qu'elle semblait m'atteindre à travers une couche faibuleuse de durée qui brûlait tout entière en moi, immense et unique douleur, comme si je n'avais pas été touché à ce moment, mais il y a des siècles et depuis des siècles, et ce qu'elle avait de révolu, de tout à fait mort, pouvait bien la rendre plus facile mais aussi plus difficile à supporter, en faisant d'elle une persévérance absolument froide, impersonnelle, que n'arrêtait ni la vie, ni la fin de la vie. Assurément, je ne pénétrai pas tout cela aussitôt. Je fus seulement traversé par un sentiment d'épouvante, et par ces mots, en qui tient ma bonne foi : « Mais est-ce que cela recommence ? A nouveau ! à nouveau ! » Je fus en tout cas stoppé net. D'où qu'il vînt, le choc m'avait si vigoureusement rattrapé que, dans l'instant présent ouvert par lui, j'étais assez au large pour oublier éternellement d'en sortir.

Marcher, avancer, je le pouvais sans doute, et je dus le faire, mais plutôt comme un bœuf assommé : c'étaient les pas de l'immobilité. Ces moments furent les plus pénibles. Et il est bien vrai qu'ils valent encore pour maintenant ; à travers tout, je dois me retourner vers eux et me dire : J'y suis encore, j'en suis resté là.

Le couloir conduisait à la chambre qui était à l'autre bout. Tout indique que j'avais un air atrocement égaré, j'entrais à peu près sans le savoir, sans le sentiment de me déplacer, occupé par une chute stationnaire, incapable de voir, à mille lieues de m'en rendre compte. Je demeurai probablement sur le seuil. Malgré tout, il y avait là un passage, une épaisseur qui avait ses lois ou ses exigences propres. Finalement — finalement ? — le passage se trouva libre et, ayant forcé l'entrée, je fis deux ou trois pas dans cette chambre. Par bonheur (mais cette impression n'était peut-être juste que pour moi), je mar-

chais avec une certaine discrétion. Par bonheur aussi, depuis que j'étais réellement entré, un peu de cette réalité me touchait. L'après-midi, entre-temps, avait fait un sérieux bond, mais il y avait juste assez de lumière pour que je pusse le supporter. Du moins j'en eus le sentiment, de même que je reconnus dans le calme, la patience et la propre faiblesse du jour le souci de respecter en moi la vie encore si faible. Ce que je ne voyais pas, ce que je ne vis qu'en dernier lieu..., mais sur tout cela je voudrais pouvoir passer rapidement. J'ai souvent un désir infini d'abréger, désir qui ne peut rien, parce que le satisfaisable me serait trop facile; si vif qu'il soit, il est trop faible pour la puissance qui est en moi sans borne de l'accomplir. Ah ! désirer est vain.

De cette jeune femme qui m'avait ouvert la porte, à qui j'avais parlé, qui du passé au présent, pendant un temps inappréciable, avait été assez vraie pour demeurer constamment visible à

mes yeux : d'elle, je voudrais à jamais ne rien laisser entendre. Il y a, dans la nécessité pour moi de la citer, de la faire venir au jour, à travers les circonstances qui, si mystérieuses qu'elles soient, demeurent celles des êtres qui vivent, une violence qui me fait horreur. En cela réside mon désir d'abréger, du moins dans sa partie noble. Passer par-dessus l'essentiel, c'est là ce que l'essentiel, à travers lui, me demande. S'il se peut, qu'il en soit ainsi. Je supplie mon déclin de venir seul.

Je voyais très bien certains aspects de la chambre et celle-ci avait déjà renoué son alliance avec moi, mais, elle, je ne la voyais pas. J'ignore pourquoi. Je regardai bientôt avec intérêt un grand fauteuil placé à l'extrémité du lit (j'avais donc fait plusieurs pas dans la chambre pour arriver au bout de ce lit); je remarquai en angle près de la fenêtre une petite table, avec une jolie glacé, mais le mot pour désigner ce meuble ne me vint pas. A cet instant,

j'étais près de la fenêtre, je me sentais presque bien, et s'il est vrai que le jour baissait aussi vite qu'il remontait en moi, ce qui restait de lucidité de part et d'autre suffisait à me montrer tout sans illusion. Je puis même dire que, si j'étais un peu dépaycé dans cette chambre, ce dépaycement avait le naturel d'une visite quelconque auprès d'une personne quelconque, dans une des mille chambres où j'aurais pu entrer.

Le seul reste d'anomalie, c'est que le fait qu'il n'y eut personne — ou que je ne voyais personne, ne dérangeait rien à ce naturel. Autant que je sache, je trouvais la situation parfaite, je ne désirais pas voir la porte s'ouvrir et entrer le locataire ou la locataire qui normalement habitait ici. Pour tout dire, je n'avais pas l'idée que quelqu'un habitât la chambre, ni aucune autre chambre au monde, s'il y en avait, ce qui ne me venait pas non plus à l'esprit. Je crois qu'à ce moment le monde était

pour moi pleinement représenté par cette pièce avec son lit de milieu, le fauteuil et son petit meuble. D'où, en vérité, aurait pu venir qui que ce fût ? C'eût été folie que d'espérer l'effacement des murs. D'ailleurs, je ne sentais pas le vide.

Eh bien, elle, — à ce qu'elle me dit — elle me voyait; elle se tenait debout justement devant le fauteuil et elle n'avait pas perdu un de mes mouvements. C'était vrai, j'étais resté près de la porte bien des minutes, mais pas du tout avec cet air atrocement égaré que je croyais; oui, assez pâle et une expression froide, « figée », disait-elle, qui permettait très bien de comprendre — mais cela n'en était pas moins un peu angoissant — que ma vie se passait autre part et que, ici, il ne pouvait rien y avoir de moi que cette immobilité éternelle. C'était vrai aussi, j'avais fait quelques pas; passant près du fauteuil, j'étais venu regarder le petit meuble avec intérêt, je m'y inté-

ressais visiblement, j'avais trouvé là comme la raison qui me justifiait d'être entré. Non, elle ne s'étonnait pas de me voir si peu attentif à sa présence, — parce qu'elle non plus, à un tel moment, ne se souciait nullement de savoir si elle était présente, parce qu'en plus, bien que le fait d'être rejetée dans l'ombre comporte des sacrifices, elle trouvait une satisfaction infinie à me regarder dans ma vérité, moi qui, ne la voyant pas et ne voyant personne, me montrais dans la sincérité d'un homme seul. Considérer la vérité en chair et en os, même s'il est nécessaire de demeurer invisible, même si à jamais il faut s'enfoncer dans la discrétion du froid le plus désespéré et de la séparation la plus radicale, qui n'a eu ce désir ? Mais qui a eu ce courage ? Un seul être, il me semble.

Pourquoi je ne la vis pas ? Je l'ai dit, je ne le sais pas clairement. Il est difficile de revenir sur une impossibilité quand elle a été surmontée, plus

difficile encore, quand il n'est pas sûr que l'impossible ne demeure. Les hommes qui passent et ne se rencontrent pas, sont innombrables ; personne ne le juge scandaleux ; qui voudrait se faire voir de tous ? Mais, moi, j'étais peut-être tous encore, j'étais peut-être le grand nombre et la multitude inépuisable, qui pourrait en décider ? Cette chambre était pour moi le monde, et pour mon peu de forces et mon peu d'intérêt, elle avait l'immensité du monde : qui exigerait d'un regard qu'il traverse l'univers ? Qu'y a-t-il d'étrange à ne pas voir ce qui est loin, quand le proche est encore invisible ? Oui, l'inexplicable n'est pas dans mon ignorance, mais que cette ignorance ait cédé. Je trouverais injuste mais conforme aux lois de n'avoir pu rompre l'infini, ni arracher à tous les hasards le seul qui puisse s'appeler chance. Chance âpre, comblée d'infortune, mais il n'importe : la chance ! Or, je l'ai eue et, même perdue, à jamais je

l'ai encore. C'est de cela qu'il faudrait s'étonner.

Les choses se dénouèrent en apparence (en apparence? c'était déjà beau-coup). Au moment où je me trouvais le plus près d'elle, à deux pas du fauteuil, elle put non seulement mieux me voir, la figure plus livide que pâle, le front cruellement boursoufflé, mais presque me toucher. Ce sentiment de m'avoir frôlé lui parut des plus étranges et lui ôta toute autre réflexion : c'était là quelque chose d'inattendu, plus encore, une lumière que la seconde d'avant elle n'entrevoyait pas. Elle me suivit désormais avec d'autres yeux. J'existais donc? J'existais donc peut-être aussi pour elle ! La vie, se dit-elle, et elle eut tout à coup une immense force pour crier vers moi, et tandis que je me penchais vers les objets de la coiffeuse, elle poussa en effet un cri qui lui sembla naître, jaillir du souvenir vivant de son nom, mais, pourquoi? si vaillant qu'il fût, il ne dépassa pas ses

limites, il ne m'atteignit pas et, à cause de cela, elle-même ne l'entendit pas. Peut-être en prit-elle son parti. Elle voyait, le jour baissant très vite, de moins en moins ce qui se passait dans la chambre. Bien sûr, c'était une chambre, mais tout de même si peu une chambre ; et la certitude ne pouvait pas résider entre quatre murs ; quelle certitude? elle ne savait pas, quelque chose qui ressemblait à elle-même et qui la faisait ressembler au froid et à la tranquillité de la transparence.

La fierté aussi ! l'affirmation sauvage et sans droit, le pacte conclu avec ce qui défie l'origine, ô étrange et terrible tranquillité. Elle passait mystérieusement, à l'écart des mensonges visibles, plus évidente qu'il ne se pouvait, et la terreur qu'elle avait bien dû éprouver à se perdre et à toujours recommencer de se perdre dans l'évidence sans limites, n'avait pas été apparemment plus loin que la simple peur d'une petite fille rencontrant soudain

le noir, une fin d'après-midi, dans un jardin. La vie, se répétait-elle, mais ce mot n'était déjà plus dit par personne, ne s'adressait nullement à moi. La vie, c'était maintenant une sorte de pari s'ébauchant à l'alentour avec le souvenir de ce frôlement, — avait-il eu lieu ? — avec cette sensation stupéfiante, — persisterait-elle ? — qui non seulement ne s'effaçait pas, mais s'affirmait, elle aussi, à la manière sauvage de ce qui ne peut avoir de fin, qui toujours réclamerait, exigerait, qui déjà s'était mise en branle, errait et errait comme une chose aveugle, sans but et pourtant toujours plus avide, incapable de chercher, mais tournant toujours plus vite dans le vertige furieux, sans voix, murée, désir, frisson changé en pierre. Que je l'aie pressentie, il se peut (mais ce pressentiment, ne l'avais-je pas eu bien avant ? sans lui, serais-je entré ?). Qu'elle se soit dressée alors devant moi, non pas comme une irréalité vaine, mais comme l'imminence d'une

rafale monumentale, comme l'épaisseur, à l'infini, d'un souffle de granit précipité contre mon front, oui, mais ce choc n'était pas non plus une vérité nouvelle, ni nouveau le cri qui me vint, ni nouveau celui que j'entendis, seule fut nouvelle l'immense surprise du calme, silence abrupt et qui arrêta tout. Cela produisit un fameux intervalle, mais quel en était le sens : repos après l'anéantissement ? gloire de l'avant-dernier jour ? Je n'avais guère le temps de me le demander, tout juste le temps de saisir, de surprendre, moi aussi, la vérité de ce frôlement et de lui dire : « Comment, vous étiez là ! Maintenant ! »

Claudia revint peu après. Je ne la connaissais pas. Comme je pus le voir, c'était une personne décidée, qui ne pliait pas facilement, du même âge, je crois, que Judith, et son amie depuis l'enfance, mais qui se tenait derrière elle plutôt comme une aînée de grand caractère. Les talents ne lui manquaient

pas. Elle avait brillamment vécu du théâtre, de ce théâtre où l'on chante, et elle avait en effet une voix que l'on peut dire très belle, éclatante et cependant austère, une voix sans pardon. Je suppose qu'elle en savait sur mon compte plus que la plupart de ceux qui m'avaient approché. J'imagine qu'au début Judith lui avait parlé de moi : fort peu, mais néanmoins infiniment, c'était là le sombre côté des choses. (Je lui avais dit : « Je veux habiter dans l'obscurité. » Mais la vérité parlait en elle à son insu, et même quand elle ne disait rien, elle parlait encore; derrière son mur, elle affirmait quelque chose.)

Je dois donc penser qu'elle s'attendait à ce retour. Du moins, si, en me voyant, elle resta interdite, et je suis sûr qu'elle recula, qu'elle chercha un instant à revenir en arrière, comme si elle avait essayé d'introduire, en face de ma présence, un recours qui lui aurait donné la possibilité d'avoir été là avant moi, d'avoir été en mesure de m'ou-

vrir elle-même la porte et de m'accueillir à sa manière, oui, je crois que ce mouvement de recul fut un essai pour rattraper son absence, et cela eut pour moi cet effet, dont je profitai aveuglément, de m'ouvrir un refuge à travers ma propre stupeur et mon trouble qui était immense, — quand elle se montra, je tenais peut-être le dénouement entre les mains et à nouveau tout fut remis en jeu. A la vérité, au fond de mon désarroi, j'éprouvais une sorte d'admiration à voir comment elle s'y prenait pour éviter le naufrage total. Sûrement, le sang-froid fut de son côté, et ce n'était pas la simple présence d'esprit, mais le sentiment juste de ce qu'il fallait savoir et ignorer, retenir et abandonner. Peut-être, en me voyant, en me reconnaissant, tandis qu'elle émoussait le tranchant du premier instant avec une adresse qui devait être mise au compte de sa maîtrise, mais qui était sans doute aussi le reflux du mouvement qui m'avait porté, peut-

être, poussée par l'instinct de lutte, se dit-elle : « Maintenant, je ne le lâcherai plus. » La promptitude avec laquelle elle combina tout pour me couper la retraite suggérait, je dois le dire, cette impression. Il me semble qu'elle saisit exactement le point à partir duquel il ne m'était guère possible de faire autre chose que ce qu'elle jugerait bon de décider. J'aurais pu me faire conduire ailleurs, en appeler à quelqu'un d'autre ? Il est vrai, et je ne le fis pas. Mais avais-je le désir de partir ? Je ne suis même pas convaincu qu'elle m'ait cru sérieusement atteint; l'apparence du mal fut plutôt le langage qui lui permit de parler, ce fut la caution qui lui donna le droit d'agir avec naturel. Je dois, au fond, admirer combien elle sut penser seule, combien elle resta libre et lutta activement, avec toutes les ressources d'une attention qui ne s'endormait pas, — et moi, est-ce que je luttais ? cela peut-il s'appeler une lutte ? Du moins, pas contre elle; je ne pou-

vais en un pareil moment la transporter au centre de moi-même qui appartenait à quelqu'un d'autre : elle vivait dans les confins, à la limite où les difficultés deviennent des choses agissantes et vraies. Cela ne veut pas dire qu'elle fût sans importance. Au contraire, elle soufflait sur moi, de cette frontière où elle était libre, des préoccupations qui paralysaient le temps. Cette paralysie était sa victoire, cette inertie faisait mon combat.

Avec sa rapidité d'organisation — en vérité, peut-être pas si rapidement que cela : rapide seulement au regard de notre lenteur à nous autres —, elle s'empressa de m'établir sur un divan en face du piano. Elle semblait guidée par l'idée étrange — mais peut-être pure passion, pur désir de rester jalousement seule maîtresse dans ce domaine —, par le besoin de m'arracher au plus vite à la chambre. Me garder, mais d'abord me garder hors d'ici. (Naturellement, c'était leur chambre, rien

de plus normal qu'un tel arrangement; mais sa hâte ? sa fièvre, tant que je n'en sortais pas ?)

Chose non moins frappante, quand elle m'eut installé dans le studio, elle ne m'y laissa pas seul, mais nous y enferma, je veux dire qu'elle se retira aussitôt avec une réserve, une discrétion qui signifiait peut-être qu'elle ne s'imposerait pas, mais avait encore un autre sens que je comprenais très bien, sans pouvoir le fixer précisément. Pour en donner une idée, je pourrais dire que l'appartement n'avait que la commodité du couloir qui le partageait en deux régions, mais elle en faisait à certains moments un espace immense, désert, où il semblait non pas que nous fussions seuls, mais, ce qui était bien plus impressionnant, qu'elle était seule, seule réelle, seule douée de l'opulence et de la persévérance de la vie. Et, en même temps, cette réserve paraissait créer entre elle et moi un lien spécial, comme si, pour ratifier une allusion

contenue ou exprimée par ma présence, elle m'avait donné à entendre qu'en ce qui la concernait, je pouvais être tranquille, elle ne prononcerait pas un mot de trop.

Si je reviens sur cet instant, premier instant où, à la faveur de cette réserve, nous étions à nouveau en présence, mais cette fois cruellement coincés en face l'un de l'autre, je me sens comme lié à une tristesse, une anxiété capables de tout obscurcir. Après un peu de temps, probablement parce qu'elle était seule avec moi — elle était là, comme une sorte d'image, rendue présente par le cours des choses et la bonne volonté de l'ordre quotidien —, je vis qu'elle éprouvait une gêne, une inquiétude, et aussi un mouvement léger, instable, une gaîté froide qui la rendait insaisissable : cela passait par sa respiration moins tranquille, par son regard où brillait une lueur scintillante assez étrange, comme le reflet d'un lointain ressentiment, et enfin sa figure prit une

expression étonnée, interrogative. Je ne saisis aucunement la profondeur de ce regard. Moi-même, j'étais plus que faible, et dire que je fis preuve d'incompréhension, ce serait peu dire : je ne sus pas lire dans ses yeux. Je me retournais amèrement vers cette rencontre à deux doigts de la fin sur laquelle l'avait emporté la puissance étrangère, et un tel souvenir ne pouvait pas me rendre tout de suite aux sentiments heureux. Je lui dis, je lui répétais plusieurs fois assez vivement : « Mais qu'avez-vous ? Qu'avez-vous ? » La lumière éteinte, je me rappelai ce « Qu'avez-vous ? » et il me fit horreur. C'était un cri faux, une interrogation lourde que pénétrait un soupçon, une pensée froide, déconcertante. Elle eût été bien empêchée, après cela, de savoir si « elle avait quelque chose ». Mais, par ce soupçon, il me semble que je revins à moi, un moi solitaire, lointain et dispersé, en recul devant le temps, qui ne tutoyait personne et devant qui personne ne pou-

vait dire moi. Soupçon étrange, je m'en rendais compte, illusion des plus confuses, et cette confusion ne reflétait pas la vision à l'infini de perspectives ouvertes les unes sur les autres, mais la tristesse stérile du chaos, l'incertitude affligée qui se referme et se retire en s'agitant.

Je me levai aussitôt, décidé à ne pas laisser ce cri traverser la nuit. Je fis peu de bruit. Cependant, à l'autre bout du couloir, déjà Claudia me regardait approcher. Ce fut en vérité notre premier contact; jusque-là, ce qui avait eu lieu ressemblait à des coups d'épée dans le ciel. Ah ! rien d'aimable dans sa manière de m'observer et de m'attendre. Polie, parce que la politesse autorisait la plus grande froideur. Mais, pour le préciser, je ne me levais pas à une pareille heure pour plaire aux convenances. Je marchai lourdement sur elle, et elle put croire que nous allions carrément nous battre : j'en suis sûr, elle était prête à s'attaquer à moi, à me

briser les os si elle le pouvait et, en tout cas, à me rendre coup pour coup sans céder. A aucun moment elle ne bougea. Elle ne bougea pas non plus quand je fus près d'elle et assez près pour voir qu'elle avait encore un souffle, des artères et du sang. Mais, aussitôt que je lui eus dit, d'ailleurs posément : « Je viens voir votre amie », comme si elle avait pu tout supporter, sauf que la vérité eût une voix, elle tressaillit et cessa d'être un bloc inattaquable. « Mon amie ! » Nulle ironie, il me semble, dans sa voix. Le sérieux, la foi inébranlable lui donnaient la plus grande fermeté, mais son intonation, mélange de hauteur, d'interrogation, de triomphe, entendait bien m'ôter le droit de qualifier ses relations et en même temps ramassait victorieusement ma parole pour la conserver comme une reconnaissance de ses droits. Je crois qu'elle se laissa tenter par ce mot, car elle le répéta, et cette fois plutôt pour l'écouter elle-même, avec une

sorte d'incertitude et d'étonnement heureux. En un sens, j'avais en elle plus d'alliés qu'elle ne voulait l'admettre et la fièvre terrestre était l'un de ces alliés. Mais elle se dégagea promptement et elle me jeta, à demi-voix : « Judith ! » J'écoutai cela, je l'écoutai sans réagir, car, comme il arriva souvent avec elle, la voyant défendre, non pas quelque chose de peu, mais sa vie, je ne pouvais pas lui donner tort. Je remarquai seulement de quelle manière rusée elle glissait ce nom, pour bien me faire comprendre qu'elle n'était pas dupe et que l'avantage que je lui avais concédé en l'appelant lourdement son amie, eh bien, c'était pour me réserver ce nom. Toutefois, son chuchotement me laissa un malaise; elle avait eu peur, elle avait approché en tâtonnant de quelque chose que, si intrépide qu'elle fût, elle avait eu peur de saisir : oui, elle avait poussé sa mise, lentement, sans me quitter des yeux, comme pour être en mesure de la retirer si le risque deve-

nait trop grand. Qu'était-ce donc ? Je l'avoue, elle me prit cruellement en défaut.

D'autant plus trompé que, l'instant d'après, elle changea tout à fait d'attitude : toujours polie, mais d'une politesse séduisante, sans ombre, capable de supporter aimablement un monde d'horreur et d'inconvenance. Dans de tels instants, elle était parfaite; le naturel lui donnait sa caution, et aurait-elle fait des choses insensées — elle devait bien en faire —, cela se passait derrière des apparences trop justes pour prêter à remarque. « Je vais l'appeler », dit-elle les yeux légèrement brillants; elle prenait ma démarche sous sa protection, mais sans intention désagréable, simplement pour la classer dans l'ordre des vérités quotidiennes et immédiatement réalisables. Eh bien, me dis-je, mais elle est presque belle; jusqu'à présent, je ne l'avais pas aperçue. Ce qu'il faut bien appeler son désir de conciliation était en train de mettre en face

d'elle un homme très conciliant; la bonne grâce, l'aisance m'attiraient tranquillement dans leur jeu. Cependant, je lui demandai avec un peu d'impertinence, car je n'oubliais pas l'extraordinaire, la peu vraisemblable promptitude qui lui avait permis, moi à peine debout, d'être à son poste : « Mais est-ce moi qui vous ai réveillée ? — C'est vrai qu'il est très tard, dit-elle brusquement, après avoir tourné le poignet sous ses yeux. Qu'y a-t-il ? Etes-vous souffrant ? Vous ne dormez pas ! » Elle passa rapidement devant moi et poussa une porte, tout en disant : « J'ai dans la cuisine un arsenal de produits pour dormir. » La cuisine ? Il se produisit en moi un appel; les mots « donnez-moi un verre d'eau » me furent aussitôt renvoyés et, avec eux, la sensation d'un froid terrible. J'entrai à sa suite pesamment, comme si je continuais le voyage de l'après-midi. « Donnez-moi un verre d'eau », dis-je, bien loin de toute bonne grâce. Elle ouvrait à ce moment une

petite armoire à pharmacie, elle alla à un autre meuble, prit un verre, l'essuya. La cuisine n'était pas grande, et se coudoier était nécessairement ce qui devait arriver à deux personnes de notre taille. « Dois-je vous verser des gouttes? » Elle tenait le verre à demi rempli à hauteur du visage. A cet instant, elle avait le ton de quelqu'un qui obéit à des ordres puissants, mais sans autorité. « Non, lui dis-je, pas aujourd'hui ! »

En buvant, je m'aperçus de ma soif. L'eau ne venait pas seulement avec des heures de retard, la soif et elle s'entendaient mal. Je m'assis sur un tabouret et jetai un regard à cette femme. « L'eau vient bien tard; il me faudrait un peu d'alcool. » Mais elle me fit signe qu'il n'y en avait pas. « Autrefois, il y en avait ! » Cette allusion au temps où un garçon régnait ici lui parut sans doute sortir d'une région très basse, mais il ne fallait pas demander à ma soif trop d'égards. C'est la même dis-

position qui me lança dans une mise au point où le demi-mot avait la part la plus réduite. Pourtant, à ma surprise, cela commença par une déclaration de bienveillance :

— Dites donc, ma chère, est-ce pour vous un tel ennui de m'avoir là à présent ?

Peut-être n'étais-je pas en mesure de la surveiller et il me semble que, pendant tout ce temps, je la vis surtout à travers mes paroles, mais je crois qu'elle rougit — légèrement — et, je l'imagine, sous l'effet de ce « ma chère » qui cassait si bizarrement les vitres entre nous. En tout cas, si elle fut capable de se laisser rougir, sa réponse ne broncha pas :

— Pourquoi donc ? lança-t-elle hardiment (mais après un sérieux silence). C'est là une chose à laquelle il fallait bien s'attendre. Et, pour le moment, les ennuis ne sont pas si grands.

— Pour le moment ! Mais croyez-

vous que les choses vont pouvoir en rester là ?

Elle fut prompte à la riposte :

— Elles le peuvent ! elles ne demandent qu'à en rester là, — à moins qu'on ne les en empêche.

— Pour ce qui est des choses, c'est sûr, lui concédai-je, elles le préfèrent. Et naturellement, vous le voudriez aussi ?

— Quoi donc ? demanda-t-elle en hésitant.

— Mais, que les choses en restent là !

Si vigoureuse que fût ma question, elle n'y répondit pas; elle semblait se refuser à évoquer devant moi ce qu'il lui appartenait de vouloir et de ne pas vouloir. Aussi allai-je grossièrement de l'avant :

— Vraiment, vous le désirez, vous le désirez à ce point ?

— Oui, dit-elle brusquement, plus que tout au monde !

Le silence qui suivit cette déclara-

tion signifiait mal combien de sa part elle était inattendue, bouleversante, comme je me sentis ébranlé, mal à l'aise pour l'avoir provoquée, et dorénavant tenu en respect. Une telle franchise, une reconnaissance aussi loyale de la vérité, comment ne pas lui faire droit ? Je dis presque sans y penser :

— Eh bien, comment allons-nous nous en tirer maintenant ?

— Nous en tirer ?

Elle semblait avoir plongé — ou était-ce moi ? — au fond de cette parole qu'elle avait dite; je voyais bien qu'elle me regardait à présent avec ces mots extrêmes, affirmée, dressée en eux, et que, devenue à son tour plus que tout au monde, ce qu'elle apercevait devant elle ne lui paraissait que l'ombre, sans doute immense, de sa propre immensité.

— Claudia, dis-je, et je me levai bravement, je crains d'être pour vous quelqu'un d'incommode, de plus incommode que vous ne voulez le re-

connaître. Mais, maintenant, ni l'un ni l'autre nous ne pouvons plus l'effacer : il est arrivé quelque chose.

— Quelque chose ?

— Oui, à présent, je suis là !

— Certainement, dit-elle avec un sourire décidé, vous êtes là ! Enfin, plus ou moins.

— C'est juste, plus ou moins ! Cela vous laisse une marge. Plus ou moins ! Vous avez le droit de choisir, vous savez.

— Le choix est fait depuis longtemps, dit-elle en me fixant avec une force pénétrante.

— Vraiment ? Vous voulez dire...

— Mais que vous ne vous en tirerez pas comme cela : vous êtes là, vous êtes là ! ajouta-t-elle avec une farouche gaîté. Franchement, croyez-vous que cela vous avance, si... Elle hésita, je vis passer sur elle une crispation douloureuse. Il me semble que je lui criai : « N'allez pas plus loin ! » Mais elle

acheva d'un ton ferme : si vous n'êtes là que pour moi.

Je ne pus m'en empêcher, je m'approchai d'elle, de cette parole de défi par laquelle elle ne se blessait pas moins que moi. Derrière ce visage, qu'y avait-il donc ? La seule volonté que les choses en restent là ? La certitude que j'étais exclu, moi aussi ? Etrange visage, qui se laissait regarder de tout près, sans rien céder de lui-même ; non, pas même une figure réservée, puisqu'elle était tout entière sous mes yeux, cette froide image de mon échec. Je subis à cet instant un étonnant rappel des choses, d'autant plus dur qu'il y avait là pour moi quelque chose qui m'échappait, qui s'échappait de moi, comme avec la hâte non pas de m'avertir, mais de m'ignorer. Je m'établis à côté d'elle, le dos contre l'évier : juste devant moi, la vitre blanchâtre de l'armoire à pharmacie. Sans la regarder et non sans peine, je finis par lui dire :

— Nous sommes seuls : c'est cela que vous voulez me faire dire ?

— Eh bien, plus ou moins ! reprit-elle avec la même vivacité. Pas réellement, bien sûr. Je suppose que vous n'en prendriez pas votre parti, et moi... Sa voix défaillit, devint un pénible frémissement, puis remonta de l'autre côté de ce qu'elle semblait avoir exprimé sans se soucier de le dire. Autrement, continua-t-elle, nous ne serions pas ici ensemble, et cette conversation serait une chose déplacée.

— Vous avez peu de sympathie, il me semble, pour le personnage avec qui cette conversation a lieu ?

— C'est vrai. Je pourrais vous dire : pas encore. Mais je crains que les choses n'en restent là. Elle demeura un moment silencieuse. Je crois qu'il vaut mieux ne pas laisser cela dans le vague : j'ignore les sentiments dispersés, et je ne suis pas intéressée par ce qui se passe dans votre monde.

Je fus quand même surpris de la raideur de sa mise au point.

— Je regrette, lui dis-je seulement, de ne pouvoir vous retourner exactement vos paroles, mais vous n'en souffrirez pas, même si je reste. Et maintenant, soyez franche aussi là-dessus : n'aimeriez-vous pas me voir partir réellement ? Ne seriez-vous pas soulagée si tout à coup j'étais loin, au plus loin ?

La question la prit de court, elle parut rêver un moment.

— Vous voulez dire : partir pour de bon ?

— Pour de bon !

— Mais le feriez-vous ?

— Oui, je suis prêt à le faire.

— Vous vous y engageriez ? Non, dit-elle en secouant la tête, je ne vous crois pas, tous les hommes sont faux et mentent. Vous aussi, vous mentez, je le sais.

— Vraiment ! Comment le savez-vous ?

— Je le sais, je le sais, dit-elle opi-

niâtrément. Jamais je ne serais convaincue de votre départ et de votre éloignement définitifs.

— Ne me croyez pas. Je ne jurerai pas entre vos mains. Je partirai si cela est mieux, et je reviendrai si cela est mieux. Mais que vous voyiez ou non le mensonge de mes paroles, je vous le dis : je m'en irai et vous n'entendrez plus parler de moi si vraiment cela arrange les choses pour vous.

— Pour moi ?

— Pour vous deux.

Cela la retourna plus sérieusement que je ne l'avais calculé. Une sorte de flamme, l'orgueil d'un feu violent et jaloux lui monta aux yeux, qui devinrent des plus noirs :

— Sachez-le, dit-elle de sa voix haute, que vous soyez là, que vous ne soyez pas là ne fera pas pour moi de différence. Ma vie n'en sera changée que pour ce qui ne lui importe pas, et pour tout ce qui est important elle n'en sera pas changée. Je vous verrai,

s'il le faut, et non sans plaisir, car il me sera agréable d'être en tête à tête avec vous, qui n'êtes pas venu pour me voir. Ce que j'ai, je l'aurai toujours : vous ne me l'ôterez pas. Ce que vous n'avez pas, ce que vous avez perdu, vous ne l'aurez plus jamais. Vous l'avez dit : nous sommes seuls, mais vous êtes plus seul que moi !

Je crois qu'elle dit à peu près cela, mais à la vérité je ne le jurerai pas, car, à peine en avait-elle fini avec sa tirade — d'où le théâtre n'était pas absent —, alors que sa colère était prête à précipiter sur moi des vérités bien plus terribles — était-ce de la colère ? une exigence, une énergie désespérée —, il se produisit l'incident qui aurait dû être le moins inattendu et qui cependant me saisit à un tel point, et elle aussi, que je me jetai follement sur son bras et la tins avec la plus grande force, sans qu'elle cherchât à se dégager. Cet incident, suite à cet éclat si vif, c'est que la porte de la chambre s'était ou-

verte. Nous en fûmes, l'un et l'autre, frappés, bouleversés comme par la chose la plus étrange; peut-être à cause de ce bruit si faible, si timide, si loin du tapage de nos voix; ou bien l'étrangeté du grincement silencieux inscrivait-elle tout à coup à quelques pas, hors de notre vue, mais dans la réalité de l'espace nocturne, l'étrangeté, non divulguée, de ce qui s'était cherché sous nos paroles et que nous avions pu agiter tranquillement tant que cela se passait en nous, mais qui nous frappait, moi de surprise et elle d'une sorte d'effroi, dès que nous étions exposés à voir apparaître au dehors, dans le voisinage réel de la nuit ouverte derrière nous, la vie froide, effrayante, de ce qui était aussi derrière nos pensées. J'en suis sûr, et notre commun saisissement le montrait : pour l'un et pour l'autre, en ce moment, ce qui se mettait à bouger, à ouvrir la porte dans un tel silence, n'était rien de moins terrible qu'une pensée, et sans doute était-elle pour

tous les deux bien différente, mais nous avions en cet instant au moins cela de commun que ni l'un ni l'autre nous n'étions capables ni dignes de la supporter. Après un moment, je lui fis un signe, je lui indiquai que j'allais sortir doucement. Elle me regardait avec une sorte d'inconscience; mais, à mon premier mouvement, elle me rattrapa, me maintint auprès d'elle avec une incroyable force nerveuse. Était-ce la peur? un réveil de la vie? Plutôt, et cela fut aussitôt dans ma pensée, bien que le léger grincement n'eût été suivi d'aucun bruit, elle avait dû reconnaître, juste de l'autre côté, l'attente timide et effrayée que ma brusque approche pouvait surprendre dangereusement : elle avait pour tout cela le sens le plus fin; elle donnait l'impression de savoir, mieux que tout autre et mieux que moi, ce qui pouvait arriver derrière une cloison, comme si, à force d'attention, pour avoir épié et surveillé jour et nuit ce qui lui échappait, elle

eût réussi à reconquérir une partie de la réalité. Je demeurai donc, étroitement serré par elle, les yeux fixés sur la porte de la cuisine. Je commençais à être mal à l'aise sous cette main fébrile qui m'empêchait de suivre mon mouvement. Aller là-bas, tranquillement et naturellement, au grand jour, comme j'aurais dû le faire, maintenant cela n'était plus possible. Je me rendais bien compte que le silence d'ici risquait de paraître très étrange de l'autre côté, depuis que la nuit s'était ouverte, et plus nous le prolongions, plus il devenait difficile à rompre, mauvais et, pour tout dire, coupable. J'avais tout de suite discerné cela, quand elle m'avait fait partager sa peur, la complicité de sa surprise et cette commune attitude de dissimulation devant ce qui demandait le mouvement de la vérité. Peut-être n'avait-elle rien calculé et étais-je seulement mis en face de ma propre dissimulation et du peu de souci des choses vraies dont j'avais fait

preuve pendant cet entretien; mais le résultat n'en était pas moins atteint, qui ne profitait qu'à elle : c'est que je m'étais laissé prendre en défaut entre ces deux silences, l'un séparé, banni, perdu dans un lointain sans ressources, l'autre avide, jaloux, implacable, — et que celui-ci, avec lequel je n'avais de commun que l'accord d'un instant, s'imposât finalement à moi au point de m'en rendre inséparable et de ressembler à la profondeur d'une faute qui ne pouvait pas s'avouer, je le vis bien quand elle me lâcha et, s'avancant seule, sans se soucier de ma personne et sans crainte d'être suivie, elle passa tout naturellement dans le vestibule et un peu plus tard dans la chambre, qui se referma.

Moins grande, la déception eût été définitive. Je serais parti. Moi aussi, j'aurais passé dans le vestibule et, de là, ayant rejoint le cours tranquille de la rue de la Victoire, descendant vers l'Opéra qui, à une telle heure, me plai-

sait, j'aurais été heureux. Je voyais très précisément sous quelle lumière s'ouvrait la place, le mouvement, non pas furtif comme on le croit, mais au contraire familier et d'une grande gentillesse, de ces rues à un tel moment ; ce sont les plus belles heures du monde, celles où n'importe qui supporte allègrement de vivre sans fin. Je me disais : dans un instant je serai là-bas, et je sentais un mouvement d'immense plaisir. Le jour ! Ces instants de la rue nocturne sont la gloire du jour, le feu de bois qui déjà brûle et où chacun se dissipe et brûle dans le frémissement d'un jour qui ne se sait pas encore. Je voyais cela, je vivais cela, l'ayant vécu. Je les avais à ma portée, ces heures qui ne me demandaient rien et à qui je ne demandais rien que de passer sans m'atteindre et de m'ignorer après m'avoir connu. Et cela est vrai, elles passaient heureusement sans moi ; et moi aussi, à leur insu je passais joyeusement,

effacé, effaçant l'éternel : seul ? seul ! Mon déclin suffisait à tout.

Cela dura, antique farce : le dernier moment, heureux, au point de n'être jamais le dernier. Je le reconnus, toujours parfaitement heureux, avec sa clarté qui est la plus joyeuse et la plus libre, mais à présent joyeusement lointain derrière la vitre, repris par le cours du monde, sans rancune pour avoir été joué comme moi. Après tout, qu'est-ce qu'une nuit ? Chose qui n'étonnera pas, je me relevai de ces heures avec un sentiment d'inexprimable plaisir. Oui, ce mouvement avait traversé la nuit, il était né alors de la bonne foi des heures, de la plénitude de la déception et il naissait à nouveau de l'avenir sombre, de la tromperie du temps, et de ceci, par-dessus tout, qu'il n'y aurait jamais de déception assez grande. La déception n'était pas possible, je faisais tranquillement cette découverte au matin.

Autant que je m'en souviens, mais

je ne me rappelle que ce calme immense : l'appartement put bien s'ouvrir, avec le nouveau jour, sur ce que j'appelais le côté de Claudia, l'obligation de répondre, poliment, à l'aide polie qu'elle m'apportait, le retour vers la salle de bains, la certitude que ma présence était prodigieusement « déplacée », comme elle l'avait dit, puis l'impression que désormais il me faudrait me prêter à un rôle, fût-ce la comédie que, par son intermédiaire (j'étais de toutes façons son hôte), les apparences de la vie raisonnable découperaient sur mon modèle. Tout cela, et le sommeil qui vint, et de l'autre côté du sommeil, les rumeurs, la fatigue des pas que je continuais à entendre, probablement dans la salle de bains, des visages fugitifs qui s'approchaient, et s'éloignaient, le sentiment d'une obscure attention dont j'étais le centre et l'enjeu, non pas le frôlement d'une surveillance hostile, mais quelque chose de pire, qui ressemblait

singulièrement au souvenir de cette étreinte nerveuse par laquelle j'avais été retenu et, maintenant encore, dans tous les dangereux glissements du sommeil, continuais à l'être, toujours sauvé au dernier moment par la décision d'une énergie implacable : ces impressions, et mille autres, toutes proches de la fièvre, du bavardage sans vérité, de l'usure sarcastique du temps, pouvaient bien tomber et retomber sur moi pour attester le vain travail du dormeur, toutes aussi tombaient dans le même calme qui, n'étant pas de tout repos, mais chose profonde et vivante, les réconciliait dans la sauvagerie de ses immenses remous. Claudia elle-même n'échappa pas à ce calme, ou bien n'était-il qu'entre elle et moi, me la montrant moins tendue, moins polie aussi, plus agitée peut-être, entrant et sortant un peu au hasard, comme quelqu'un qui accepte la loi du temps et ne se prépare plus à bondir par-dessus la nécessité. Peut-être était-elle à présent

plus sûre d'elle, plus sûre de moi, dont elle avait pu mesurer les faiblesses, mais cela n'était pas son genre, elle ne se relâchait pas si facilement, elle ne se croyait certainement pas victorieuse pour avoir gagné une nuit, elle entendait, mieux que personne, avec son oreille aux aguets, tous les bruits silencieux qui attaquaient l'épaisseur de cette nuit dressée par elle entre moi et son destin. A la vérité, il n'y avait pas non plus tant de problèmes. Je puis l'assurer, à la laisser passer avec toute la tranquillité voulue, à lui donner le droit de s'attarder infiniment dans les moments qu'elle préférait, sans l'impatienter de questions de ce genre : « Qu'est-ce qui se passera tout à l'heure ? et demain ? et ensuite ? ne dois-je pas plutôt ?... », cette vie glissait de la manière la plus naturelle et, si elle avait ses moments difficiles, c'est que l'un ou l'autre de nous se mettait à la brusquer et prétendait, parce

qu'il faut bien en finir, la faire aboutir à quelque chose.

Naturellement, cela n'était pas tenable, et nous n'étions nullement là pour faire tenir debout notre petite communauté : tout au contraire, chacun s'appuyait sur l'imminence du dénouement — imminence qui n'avait rien à voir avec la durée —, mais s'y appuyait si fortement que la construction d'un instant, fondée sur rien, pouvait aussi apparaître des plus solides. Cet état de choses n'était l'œuvre de personne, je veux dire que personne ne se retournait pour le contempler. J'ignore ce qu'en pensaient les gens du dehors : rien sûrement, car ils ne voyaient rien, mais il faut bien ajouter que ceux du dedans n'étaient pas disposés non plus à regarder par-dessus leur épaule, à renoncer à la profondeur de leur vue, surtout à un tel moment, pour le plaisir d'un jugement rigoureux. Que ce jugement rôdât autour de moi, tentation, piège où il ne fallait

à aucun prix me laisser prendre, cela n'est que trop sûr, et même maintenant où je l'ai lié, je suis maître de ce que je dis, non de ce que j'ai vu. Mais, dès alors, et bien que parfois je fusse si près de tout voir que, pour ne pas me perdre dans cette vision de tous, je devais me condamner à un effort terrible de passivité, dès ce moment, — ce qui était sans doute le résultat d'une longue histoire, mais plus encore de quelque chose qui n'était pas mon œuvre et qu'il me semble que je ne pénétrerai parfaitement que le moment venu, — j'avais gagné, moi aussi, le droit de me tenir fermement à la seule passion de mon regard, fût-il stérile et peu heureux.

Nous attendions ? Je ne le crois pas, ou alors, c'était par une conduite, singulièrement prudente, à l'égard du temps, qui consistait plutôt, chacun à notre manière — et la manière était bien différente —, à l'apaiser en faisant de chaque moment une inquiétude

ignorée de la suite. L'une des chances de durée, c'est que la seule personne vraiment active se dépensât pour laisser les choses en rester là. Pour des raisons mal éclaircies — c'était une des régions vers lesquelles je ne désirais pas me retourner —, comme si elle avait eu cette idée qu'au point où nous en étions, revenir en arrière n'étant plus possible, du moins directement, il lui fallait, par une résolution énergique, arrêter tout, pétrifier la situation, ou bien la prolonger, l'isoler de telle sorte que rien n'y pût arriver que sous son contrôle et conformément à ses vues, ou encore dans l'espoir que, coupée de son origine et flottant à la dérive, cette situation, si menaçante, en viendrait à se décomposer dans une médiocrité sans avenir : était-ce là ses raisons ? les miennes plutôt ; quelque chose la poussait, que je ne pénétrais pas. Mais si je voyais mal ce qu'elle avait en tête, je vis bien avec quelle adresse, aussitôt et pendant le temps même de mon som-

meil, elle avait fait la leçon aux apparences et établi autour de nous les cadres d'une existence solide.

Bien trop fine, du reste, pour avoir l'air d'agir elle-même (que ce fût à son corps défendant ou de son plein gré), pas plus qu'elle ne montrait jamais son intention d'environner l'avenir. Mon séjour, il me semble qu'il ne s'agissait nullement de le rendre interminable en prévoyant qu'il durerait. Tout au plus, les choses se disposaient-elles de telle façon que l'idée de départ ou même le souvenir de mon arrivée n'y avait pour le moment aucune place, — mais pour le seul moment, ce qui, en limitant la perspective à un temps très bref, lui donnait un aplomb extraordinaire. Il y eut, autant que je puis le voir, des instants, les uns très agréables, d'autres plus pénibles, sur lesquels je me sentais si fermement établi, loin de tout horizon, qu'interrogé sur les raisons de ma présence, j'aurais répondu bravement : « Eh bien, cela

continue ! » Cela ne faisait pas que continuer, mais même les remarques plus précises que je pouvais me formuler sur ce qui se passait « au juste », à ces remarques du moment, suffisantes pour moi, pour ce côté de moi-même qui regardait le monde, je reconnaissais une autorité qui dépassait de beaucoup les apparences et tenait à leur lointain miroitement dans le passé.

Je pense que nous nous jouions les uns des autres, mais avec le minimum de tromperie. Si je voulais me représenter les manières d'être de chacun, je n'y trouverais d'abord que cette étrangeté : entre nous l'entente régnait. Moments qui me sont encore présents et pour moi toujours étonnamment simples et heureux. Certes, ni Claudia ni moi, qui avions des arrières-pensées, n'aurions été capables d'attraper un ton aussi juste : malgré tout, sa pente était de me surveiller, et la mienne de lui échapper. Mais, dans le travail de tapisserie que nous étions en

train de composer fil à fil avec nos gestes — tapisserie bien faite pour le décor d'un musée —, la raideur et l'allure guindée qui étaient les nôtres, disparaissaient grâce à la vie parfaitement naturelle qui circulait entre nous. Il faut bien dire que, dans une situation apparemment aussi fausse, ce naturel ressemblait plutôt à un ensorcellement exercé par le souvenir de la vérité sur des êtres bien moins vrais. En ce qui me concerne, je ne pouvais pas non plus être très clairvoyant, ni très difficile. J'avais passé l'éponge. Et, après ce coup d'éponge, ce qui restait de moi semblait uniquement occupé à regarder un visage, à toucher un corps, — et pas du tout à le retenir, encore moins à poser des questions pour savoir ce que ce visage voyait de moi. C'était, de ma part, le mouvement de la hâte, la vivacité d'un instant qui ne se souciait plus de rien. Que demandais-je ? A certains moments, j'aurais pu trouver un tel visage bien réservé, un tel contact

bien lointain, et une si parfaite gentillesse étrangement partagée. Mais ces moments n'avaient nulle place dans mon existence toujours réduite à un seul : moment unique, merveilleusement agréable et important, qui me donnait l'impression que tout l'espace, du plus loin au plus proche, entièrement occupé par la réalité vivante d'une figure, ouvrait pour moi le monde à la mesure immense de cette figure. Qui vit ailleurs n'a rien, mais ailleurs ne m'interrogeait pas. Un contact, et le plus momentané, par lequel j'attirais farouchement à moi la certitude et l'intimité d'un consentement sans limites, il ne me fallait rien de plus, et je n'étais rien de plus, et sûrement rien ne subsistait d'autre, par delà les confins et les confins, qui fût aussi digne du nom d'univers : je ne pouvais pas être leurré en cela, du moins tant que durait l'énergie de cet instant.

Il se peut que je me fasse des illu-

sions sur la qualité de notre entente, et sous ce nom peut-être ai-je surtout présentes l'exaltation et l'ignorance de mon propre mouvement. Je ne puis en décider, mais cela ne change rien au fait que ces moments étaient ceux de l'ignorance et non d'une lutte à mort. Je me rappelle très bien qu'il y avait entre nous quelque chose d'animé et de vif. Je vois par exemple cette image : au-dessus du piano et en face de moi était suspendu un portrait de Judith, datant d'une époque où je ne la connaissais pas encore ; c'était une œuvre brillante que je regardais avec plaisir (cela devait se passer en fin de matinée). Le bois commençait à prendre quelque part à ma droite, quelque part, mais plus près, — je pouvais le toucher — un corps vivant, debout, qui devait être tourné vers le feu ; le bois brûlait hardiment d'une flamme qui épaississait le jour. Je tendis la main vers ce corps et, étant tombé à hauteur de la hanche, je fus

brûlé par la chaleur sèche, végétale (venue du rayonnement du feu), qui me donna l'impression qu'elle était gentiment en train de se rôtir sans s'en apercevoir. Je lui dis cela. Mais j'étais extrêmement heureux qu'elle se fût saturée à mon intention de tout le feu de la bûche pour m'offrir ce seul point vivifiant, l'extrémité ardente d'une brindille. Elle aimait le feu, elle était très capable en tout ce qui concernait la vie du feu, c'était l'une des tâches qui lui étaient réservées, et elle allait faire de celui-ci quelque chose de superbe, une flamme immense, disait-elle en se redressant, car elle s'était agenouillée pour le regarder de plus près. « Voyez, voyez ! » Elle montrait, bouleversée, la complicité du bout de bois en train de flamber, et pour moi aussi, c'était bouleversant, ce frisson d'orage.

A quels moments avaient donc été dépassées les conventions aimables ? Je ne puis le dire précisément, mais, au niveau de ce même matin, je crois

qu'elles avaient déjà disparu. L'un des signes, — par la suite, cela changea — c'est que nous étions le plus souvent ensemble, comme des êtres indispensables les uns aux autres. Il faut bien admirer cette solution de bon sens. La nécessité avait tiré dangereusement sur nous pour nous mettre sous un même toit, il eût été ridicule de prétendre lui échapper en se dispersant dans les coins d'un appartement grand comme un mouchoir de poche. La discrétion, la réserve, c'était cela qui risquait de nous jeter les uns contre les autres, et non une franche reconnaissance de la réalité. Quand j'eus découvert que le fait de n'être pas avec Claudia se traduisait — pas toujours il est vrai — par les divers malaises dont j'ai parlé, — et je ne m'en étonnai pas, je trouvais naturel que, pour s'être si complètement chargée de sa vie dans une période difficile, Claudia fût encore appelée quelquefois à l'aide, — eh bien, j'allai au plus simple. Je ne voulais pas

recommencer les : « Qu'avez-vous, qu'avez-vous », ni tourmenter par des questions un trouble qui n'avait pas envie de s'exprimer. Je pense aussi que les conversations, à un tel moment, ne me tentaient pas : il y fallait trop de temps, de l'indifférence, le goût de l'avenir, et mon désir passait par l'instant et par l'ignorance, non par le savoir.

Oui, ces moments furent d'un agrément singulier. Toutes deux vivaient là sous mes yeux, et le naturel qui inspirait l'une tirait de l'autre une rare excellence de gentillesse. Cet entrain se fixe, dans mon souvenir, sous l'éclairage du matin. Le soleil tombait dans le studio jusqu'à deux heures. Le déjeuner avait lieu souvent tard, et déjà quand il prenait fin, je me sentais contracté et d'humeur plus sombre. L'après-midi, j'entends s'élever la voix de Claudia, cette belle voix mais sans bonheur, qu'il n'était pas facile d'écouter à l'abri des arrière-pensées. Elle

chantait en plusieurs langues (elle-même était étrangère), il ne semble pas qu'elle chantât simplement ni même toujours avec goût ; si elle s'échauffait, ce qui arrivait quand je trouvais des forces pour l'accompagner, le théâtre la rendait excessive. Peut-être au milieu de ses succès avait-elle toujours été cette cantatrice sublime et ennuyeuse qui ignorait son vrai talent. Dons singuliers, révélés par une soudaine froideur, une évocation plus abstraite semblable à un imperceptible éloignement de la voix. Le pathétique des registres graves n'avait rien à faire avec un tel événement. Des voix liées harmonieusement à la désolation, à la misère anonyme, j'en avais entendu, je leur avais prêté attention, mais celle-ci était indifférente et neutre, repliée en une région vocale où elle se dépouillait si complètement de toutes perfections superflues qu'elle semblait privée d'elle-même : juste, mais d'une manière qui rappelait la justice quand elle est livrée

à toutes les fatalités négatives. Instants peut-être courts ; certes, rien d'émouvant ni d'intéressant ; une petite chose qui ne se souciait pas de la qualité des œuvres, qui se produisait derrière la musique — et cependant un instant de la musique —, qui laissait entendre... mais quoi ? justement elle laissait très peu entendre. Son amie lui disait : « Tu as fait ta voix de pauvre » ou bien, « tu as chanté en blanc », et autres expressions qui dataient des jours du théâtre. Je ne m'apercevais pas moi-même de quelle valeur était cette voix de pauvre. La cérémonie du chant me fatiguait (le chant était pour moi depuis longtemps un lieu de déception) ; je supportais la gaieté, la nullité des paroles, mais cette voix glorieuse, sépulture royale, me ramenait avec autorité dans une existence de musée. Il était naturellement possible de ne pas l'écouter ; je me demandais si elle se préoccupait de cela, être entendue ; elle regrettait peut-être le théâtre, à

première vue c'était une retraite déraisonnable, mais était-ce une retraite ? elle avait fait allusion à des séances de disques, peut-être répétait-elle en ce moment ; oui, elle devait travailler ; cela expliquait qu'elle ne chantât pas réellement, plutôt à la recherche de quelque chose qui fût le début, l'espoir de son propre chant. J'avais alors cette impression : elle se tenait sur la réserve pour mieux déchiffrer un texte difficile. Cette découverte, le sentiment d'être inutile à son chant puisqu'elle étudiait, la lente marche du jour déjà presque sombre : me laissant aller à ces mouvements, je crois que je fus frappé par quelque chose qui devint un nuage, mais un nuage remarquable, remarquablement solide et réel. Alors que je le regardais s'avancer, l'impression d'avoir déjà souvent entendu cela — elle chantait un allemand uni et lointain — passa devant moi et ce fut, pour nous tous, une lumière plus intense, qui se repliait et nous éclairait par en dessous.

Es fällt kein Strahl. Je dus découvrir à cet instant qu'elle ne pouvait avoir besoin de travailler un tel morceau, si classique. Sa voix était merveilleuse, d'une extraordinaire retenue : elle aussi avait replié ses ailes, et son vol, retranché au sein d'un élément plus rare, son vol se poursuivait à la recherche du seul bonheur de chanter, tandis qu'elle-même attendait, affirmait, impassible, que le chant ne commencerait pas.

Je ne me rappelle pas lui avoir exprimé sur ce sujet aucune opinion, du moins pas alors ; elle n'en attendait pas et moi non plus, je n'en attendais pas de moi. En général, et c'était l'un des aspects heureux de cette vie, elle ne me demandait rien, elle évitait de me mettre en cause. Il y avait dans la façon dont elle parlait devant moi sans parler pour moi un sous-entendu que j'appréciais comme le désir de ne pas m'imposer de leur vie plus que je n'en voulais. Cela allait, il me semble, assez loin. Une partie de la matinée,

quand le « plat de thé » était revenu à la cuisine, passait dans une joyeuse négligence de la chambre à la salle de bains, mais elle n'était nullement gênée d'entrer aussi dans le studio, en apparence aussi librement que si un garçon, pour elle étranger, n'avait pas eu des yeux pour la voir, liberté qui n'était même pas dans les habitudes de son amie. Ce qui surprenait, ce n'étaient pas ces façons libres, mais la discrétion avec laquelle tout cela avait lieu, s'approchait, s'éloignait, devenait une image voilée, dévoilée, et toujours voilée par un certain air impersonnel ; imperceptiblement, elle avait placé entre nous un sentiment de réserve qui la laissait et me laissait libre beaucoup plus que n'importe quel mur, car derrière un écran mon regard aurait toujours pu la chercher, mais à présent, quand il la trouvait en train de réfléchir sur ses chiffons, il ne trouvait rien qu'un « C'est elle », qui naturellement

ne pouvait pas être aux trois quarts déshabillé.

Elles avaient l'une et l'autre leurs devoirs domestiques. « Je ferai cette chose — Je ferai cette autre chose. » C'était aussi important que les grands projets d'avenir, décisions solennelles qui se rapportaient à un autre monde. « Je descendrai chez le marchand de bois ! — J'irai chez la blanchisseuse ! — Je parlerai au concierge ! » Cela survolait leurs deux tasses, le matin, comme des serments d'éternité. « L'aspirateur ! — L'eau qui fuit ! — Le vide-ordures bouché ! » Et la conclusion, le terme lugubre de toute entreprise : « Madame Moffat balaiera tout ça. » Les portes battaient, claquaient. L'air, frileux et fureteur, courait sans cesse derrière elles, affairé, désœuvré, sans autre rôle que d'envelopper leurs allées et venues d'une frange d'étoffe. Elles faisaient beaucoup de pas, elles avaient toutes deux une certaine instabilité. Cela ressemblait à la chasse au trésor,

avec des retours, des arrêts, des plongeurs dans l'eau, des chuchotements à travers l'espace, une suite vagabonde qui ne pouvait avoir d'autre objet que d'égarer les traces et d'irriter la poursuite. « Quand cela sera-t-il trouvé ? » C'était déjà trouvé ! ici et ici, à tout instant. Parfois, elle entraînait, regardant ses mains : « Qu'est-ce donc que je cherchais ? » Un mouchoir, une broche, une épingle ? N'importe, c'était chaque fois cela, le trésor qui suffisait à ces mains vides. « Doucement, glissait une voix. — Doucement ? » Le réveil, ce calme immense.

Je me fis cette réflexion : à mon réveil, je trouvais quelqu'un près de moi. Cela faisait sûrement partie du charme des premiers instants. Mais je ne pouvais m'expliquer pourquoi cette idée était si inquiétante.

Je dois dire qu'une autre chose, plus grave, m'inquiétait. La dire ? Il me faudrait pouvoir remonter à un commencement véritable. J'ai demandé — en

vain — une aide à un moment particulier, un jour particulier. « A un moment donné », on dit cela ; mais quand le moment me fut-il donné ?

Mon désarroi devint pourtant si grand que j'essayai, non pas de l'éclaircir, mais de le faire passer dans la vie. Je ne manquais pas de forces, je m'occupais de mes petites besognes, chacun vit ainsi. Il m'arrivait de fixer longtemps à travers la vitre la façade mutilée de la synagogue (on se souvient de la bombe) : ce mur noir, ces mardriers soutenant ou fermant l'entrée, image impitoyable. Assurément, la vérité ne périt pas facilement.

Parce que nous vivions ensemble, je ne regardais pas moins le visage de Judith. L'habitude ne l'usait nullement. Beau ? Je pense qu'il l'était, mais le regarder, ce n'est pas le décrire. (Je ne le photographiais certainement pas. Je ne le regardais pas non plus, on peut en être persuadé, pour lui attribuer des sentiments.) Pour en dire cepen-

dant quelque chose : je la trouvais extraordinairement visible ; elle apparaissait, plaisir fascinant, inépuisable.

Ce qui rendait la situation terrifiante, c'est que j'étais — et sûrement chacun de nous — à la limite des sentiments heureux. Nous pouvions aller plus loin encore ? Mais pourquoi ? au nom de quoi ? Plus loin ! Plus loin était exactement là où nous étions. Le désir le voulait ? Le désir voulait aussi l'éternité.

Je m'étais éveillé en ressentant un frisson terrible, tous les réveils sont liés plus ou moins à un frisson. Mais que celui-ci fût une force plus grande, farouche et facétieuse, je ne l'avais pas méconnu. Je lui devais infiniment. Sans lui, qu'aurait été mon désir ? Une mimique solitaire, grimaçante. Mais il m'avait soulevé et, étant le jour, son frémissement était le frémissement du jour. Eclairer, faire apparaître, oui ; voir, un immense plaisir ; mais désirer jusqu'à la fin, il n'y avait qu'un tel fris-

son pour me donner à croire que cela serait.

Je m'étais levé, faisant quelques pas vers la fenêtre. Comme le feu était préparé, j'avais facilement allumé les brindilles, mais, dans la salle de bains, le froid et une obscurité de cave (ce n'était pas jour d'électricité) me désorientèrent ; le frémissement — le frisson n'était plus que ce frémissement — s'étendit en moi avec une lenteur assez étrange, comme une nappe lourde, pas tellement glacée, un ton au-dessous du mien, ce qui rendait l'envahissement peu désagréable. Je chavirai cependant. Je dus revenir dans la pièce, je n'avais pas l'impression de marcher, je buvais l'espace, je le rendais en eau ; ivre ? gorgé de vide. Je m'étais paisiblement affalé sur le tapis ; je dormais à moitié ; un peu après, je m'habillai sans encombre, seulement ressaisi au moindre mouvement un peu vif par l'étourdissant transport de ce frisson, qui ne m'avait nullement abandonné.

La suite ? Ce n'est malheureusement pas une histoire. Peut-être, par impatience, excès de patience, avais-je, en me découvrant lié à ce jour avide, espéré de lui qu'il conduirait désormais les choses. « Que le frisson décide », c'est là ce que le goût du repos nous porte à dire. Mais j'avais une excuse : le caprice, l'étrangeté de sa force. Il ne me donnait sûrement aucun ordre, il ne m'interdisait rien, ni de frayer avec l'espace, ni d'agir à ma guise, mais, le moment venu, il m'éparpillait à travers des abîmes et des abîmes, — ce qui, toutefois, c'était là l'étrange, ne dépassait pas pour moi la vérité d'un frisson. Mes forces me trahissaient, mais infidèles à qui ? à leurs limites : démesurées plutôt, désespérément grandes.

Je jetai un morceau de bois sur les tisons. Je me sentais à présent fort mal. Je baissais. Ayant regagné mon lit, — mais je restais à côté, debout, ayant comme perdu la façon de

faire pour m'étendre. A divers intervalles, j'étais saisi de bâillements convulsifs, spasmes nullement à la mesure d'une bouche. De l'air ? J'aurais mieux fait de tomber. Mais, au lieu de cela, une étonnante rage me souleva, j'empoignai à bras-le-corps, à défaut de moi que j'aurais voulu précipiter contre la porte, une misérable chose, vaguement blanche, qui n'avait cessé d'être présente pendant toute cette scène et que la puissance de l'ébranlement volatilisa. Cela fut soufflé comme une lumière. L'impression, effet de la stupeur, fut qu'il y avait par là une lacune, mais aussi, ce qui était très déprimant, que quelque chose était pris au piège : entre ciel et terre, comme on dit, je pensais ces mots en allemand, *zwischen Himmel und Erde*. Je dus m'étendre calmement peu après.

Calmement signifiait sans doute qu'à partir de là, tout pouvait recommencer. Je ramenaï, il est vrai, une irritation (pour lui donner ce nom) qui,

tout étendu que j'étais, faisait de moi une intimité violemment resserrée. A secouer les épaules et à deviner combien l'étrange frisson qui rôdait par là semblait déjà devenu docile et inoffensif, j'étais remué d'une sensation furieuse : déjà il céda — et à moi, à l'autorité qui s'exerçait en moi malgré moi. Ouvrir la fenêtre, se jeter dehors, cela est toujours permis à l'homme qui a besoin du vent pour brûler. Mais calmement se moquait de tels enfantillages.

Autre impression irritante : il faisait grand jour, et il faut l'entendre exactement, un jour de grande clarté. Je le regardais, n'ayant rien d'autre à faire ; derrière la vitre, il semblait arriver une aventure surprenante ; quoi ? j'étais mal placé pour m'en rendre compte, mais l'anomalie était visible. Je pensais : c'est le brouillard, je vis ensuite qu'il commençait de neiger, événement qui ne me fit aucun plaisir et même m'irrita comme un trait d'esprit mal venu.

• L'irritation, je ne pouvais m'y tromper, était quelque chose d'assez trouble (et difficile à supporter) : un cri, mais trop violent, une vibration infinie et sans voix. La pensée est-elle cette force étranglée en faiblesse ? Alors, je pensais dangereusement. J'avais plus que froid. Le feu s'était probablement éteint. Je me rappelais ce feu avec sympathie, lui qui s'était laissé allumer si facilement tout à l'heure, et par temps de neige. Aux flocons avait succédé de la poussière, à la poussière un dehors prometteur, rayonnant, quelque chose de trop manifeste, une apparence insistante, presque une apparition, — pourquoi cela ? Le jour voulait-il se montrer ?

Un peu plus tard (à mon jugement), le sentiment d'irritation atteignit un point déraisonnable ; il se peut que ce sentiment et la neige fussent liés. La monotonie du dehors n'était pas un puissant chaos, comme il arrive dans les tourmentes, et qui aurait emprunté

sa force à la mienne, mais devant une telle inconsistance démesurée, toujours plus vaine et plus accablante, l'exaspération s'éleva d'une manière fantastique, et pourtant, j'étais calme, je ne bougeais pas : rien de plus terrible. Le phénomène de la vitre jouait ici un jeu étrange. La neige ne s'y arrêtait pas, elle pénétrait réellement dans la chambre, mais était-ce la neige ? seulement son côté pervers, un rien éhonté et trompeur, quoique vivant. L'air libre ! pensai-je. Bien entendu, je ne pouvais en appeler aux autres. Les autres allaient et venaient, selon le bonheur perpétuel. Les portes battaient, les volets s'ouvraient : « Regarde, la neige ! » Le feu brillait et brûlait. Le froid ? le bonheur, la chaleur du froid. A moi aussi, le pouls battait joyeusement. Et le chuchotement admirable : « La neige comme dans mon pays... — L'hiver, encore une fois... » Aller plus loin ? Ici et ici, à tout instant.

J'aurais pu me lever et, comme l'on dit, casser les vitres : je pense que j'avais assez de force pour cela. Sûrement, dans cette patience terrible qui me maintenait au point mort d'un désir furieux, il y avait cette tentation de parler, une terrible, une dramatique tentation de prononcer sur ce calme une parole dénonciatrice, un mot, la vérité dernière d'un mot ; mais je ne parlais pas ; il me semble, quoi qu'en disent les livres, que je n'ai jamais parlé. Par faiblesse ? par respect pour les sentiments heureux ? Je ne voulais pas diffamer par la vérité ce qui est plus vrai qu'elle, — et puis, je ne suis pas un juge. La parole ne m'appartenait pas.

Je n'ai jamais parlé, mais jamais pouvait à tout instant prendre fin ; jamais, très proche limite pour quelqu'un que brûle l'impatience. A un certain moment, Claudia étant passée près de moi « par hasard », le même hasard

l'avait invitée à s'arrêter et à me regarder : d'une façon très instructive, je veux dire qu'elle se renseignait sur moi, grâce à moi, à mon voisinage, et je fus aussi instruit à ma manière, j'appris en quelque sorte du nouveau (cela ne devait pas se rapporter à elle : du nouveau, mais à l'état libre, une parcelle lumineuse, intermittente). L'interroger ? Par suite du froid — et il n'y avait pas de courant pour le radiateur — les tâches flottaient, tournaient en passe-temps : à cela se reconnaissait la présence d'un jour pervers. Je pense que le sérieux avait toujours manqué à certaines de leurs façons d'agir, ce manque expliquait pourquoi la vie était si gaie. Il pouvait bien se produire un incident (de Claudia qui lui passait le peigne dans les cheveux, j'avais vu son amie s'écarter d'un *mouvement brusque, par un bond presque sauvage*), cette scène — les cheveux tirés par mégarde, le réflexe d'humeur — appartenait au monde de la vie gaie :

un caprice aimable, sans importance (mais quand la loi du sérieux a cessé de s'imposer, tout devient extrêmement important); la scène n'avait rien qui pût faire d'elle un accroc. Je les regardais passer le peigne et la brosse, chacune dans les cheveux de l'autre, cérémonie aux mille variantes, qui s'étirait indéfiniment. Dans cette image, je reconnaissais un antidote à l'éternité dissolvante de la neige, un remède, un jeu où le temps était joué. Sûrement, je devais tenir compte de cette vue. J'étais sous le charme ? Oui, une obligation joyeuse, celle de rester ici pour perpétuer ce que je voyais : les mille variantes de la cérémonie, Claudia bouleversant joyeusement ses cheveux, leur rappelant ses anciennes façons de se coiffer, les cheveux qui ne se souvenaient nullement de leur histoire, de sorte que le jeu n'allait pas plus loin que des à peu près, parodies floues à l'abri desquelles s'accusait l'expression du visage, cet air atavique qui ne sem-

blait pas le sien mais reflétait un aspect de la terre, le fonds inaliénable que les ébauches de déguisement attiraient au dehors. Un pareil visage était peu fait pour être vu, je le voyais comme en fraude, « par hasard », encore que toute cette scène, à un tel moment, semblât n'avoir lieu qu'en vue de cette apparition. A un tel moment ? et de quand datait ce moment ? Ce fut cependant juste à un tel moment, avec une soudaineté dont j'eus conscience et si éclatante qu'elle rendait vaine l'expression tout à coup : je me trouvai ressaisi, rattrapé par le *mouvement brusque*, le *bond presque sauvage* dont j'ai parlé et qui prit corps en un éclair. Sans que je pusse comprendre à quel instant cela arrivait, ce brusque écart m'ébranla, je fus livré à l'épouvante ; je crois que je vis jour, vision difficile à soutenir, instantanée, liée à cet écart, comme si cette déchirure entre elles deux, ce cruel intervalle... — mais aller au bout de cette phrase, je ne pus le

faire. Je m'étais dressé, je tombai presque par terre. Dieu merci, j'étais à la mort, cette parole n'était pas une découverte, mais, en traversant ma chute, elle se révéla sous un jour perçant, comme une sorte d'oracle qui étranglait mes forces et les provoquait à cette vibration d'une ampleur impitoyable : « La mort ! mais, pour mourir, il fallait écrire, — La fin ! et pour cela, écrire jusqu'à la fin. »

J'ignore si un tel choc m'ouvrit ce que les gens appellent l'heure de la rémission. Dans une certaine mesure, avec lui commença une période nouvelle, tragique à bien des points de vue, mais comme ce choc errait à sa guise, il semble difficile de le prendre pour repère d'un commencement quelconque. Je ne l'ai jamais caché : terrible, il l'était, par la puissance de son ébranlement qui, avant de me toucher, balayait le temps et, dans ce puits ouvert, je tombais cependant au cœur vertigineux du temps, à une date impitoya-

blement précise, et la même, mais dont il était difficile de savoir si je la rejoignais par un effort contraire à mon énergie ou si elle me ressaisissait parce qu'en réalité le temps n'avait pas passé. C'était là l'un des aspects foncièrement pénibles de cet événement, bien qu'il y en eût d'autres dont je ne puis parler directement. En outre, ce qui faisait de lui un mouvement sauvage, c'est qu'il avait beau se répéter, il ne se répétait pas en vérité; il semblait avoir, lui aussi, ses vues et sa vie propres; et par ailleurs, il tenait compte jusqu'à un certain point de l'orientation des jours et des circonstances quotidiennes, bien que celles-ci fussent plutôt fascinées par cette puissance insolite, tout en s'efforçant de continuer à jouer leur rôle. Je fais cette remarque à présent, parce qu'à présent, en me retrouvant au même point, trempé de sueur — j'avais rêvé que j'étais couché dans l'eau de la baignoire —, je fus pris d'une crise de profonde faiblesse. Je

tentais, au vrai, s'approcher ce moment depuis longtemps. Passer l'éponge, étouffer les questions vaines sur ce qui se passait « au juste », j'étais parvenu à le faire, grâce à l'énergie irritée. Mais maintenant, au fond de ma dépression, dans cette fosse en forme de baignoire, où j'avais été descendu à un certain moment et abandonné comme par inadvertance, je voyais le jour de si loin, et un jour si étroit, si indécis et séparé, que je me laissai glisser, parce qu'après tout c'est inévitable, et à ce glissement correspondit aussitôt — de cela, naturellement, je me rendais mal compte — une lucidité froide, indifférente. Je me souviens cependant de l'extraordinaire tristesse que m'apporta cet instant. J'avais perdu toute impatience. J'étais plutôt bien. A une question qu'on me posa, c'est ce que je répondis : « Mais, je vais parfaitement bien. »

Trempé de sueur, je voulus retourner dans la salle de bains et me plonger dans l'eau. J'avais une vague idée que,

dans une précédente tentative pour le faire, j'avais été mis en déroute et qu'il fallait tout reprendre à partir de là. Mais, en me redressant, je découvris qu'il continuait de neiger; je crois que je poussai un cri prodigieux, presque un hurlement; je me jetai sur Claudia qui, elle aussi, à ce qu'il me semble, exprima plus qu'une parole. Bien que rien n'indiquât que l'ampleur de mon sursaut dût s'arrêter ici — il était manifestement capable de me porter bien plus loin —, elle me contint fortement et je me retrouvai étroitement serré contre elle. De ce mouvement, même injustement suspendu, je retirai un souvenir saisissant, quoique mal éclairci. J'ajoute que sa présence, pour moi dès le début intimement comprise dans la vision « il continuait de neiger », me fit plaisir. Je repris pied rapidement. Je désirais boire et manger, boire surtout. Judith fut envoyée à la cuisine préparer du thé, boisson pour laquelle

j'avais peu de goût, mais je m'en accommodai.

Pendant que je buvais le thé — il était fade, sucré, amer, triste mélange —, je revins à une sorte de silence (auparavant, je crois que je m'étais lancé dans un enretien peu maîtrisé, sur lequel planait encore la satisfaction grandiose). Ce qu'il y avait dans ce silence? Probablement, une question. Je ne pus venir à bout de la tasse. Comme j'étais habillé, je renonçai à l'eau et me contentai de quelques pas vers la fenêtre: il continuait de neiger, une neige dense, sérieuse, mais, de ce phénomène, à présent, je me souciais très peu. Je restai là cependant le plus longtemps possible, le front à hauteur des profondes masses neigeuses, mais, pas plus que du thé, je n'en pus venir à bout.

L'interroger? mais à quel sujet? Il n'était pas possible que ce qu'il y avait de gêne et de tragique embarras dans ma présence passât inaperçu. Et pour-

tant, qui y faisait allusion ? qui m'aiderait à m'en rendre compte ? Peut-être ne ressemblais-je pas à un homme qui ne sait que faire ? J'étais certainement calme, et pas plus qu'il ne fallait, au niveau du calme qui était l'élément naturel du monde. A la longue, j'eus cette impression : j'étais retourné à mon lit (mais je n'étais pas couché) ; Judith, debout, continuait à regarder par la fenêtre. J'éprouvais un léger sentiment de froid, non pas le froid bouleversant d'un frisson, mais un froid calme, silencieux (tout était plongé à nouveau dans un silence particulier). Peut-être cela vint-il de ce que Claudia (elle entra, portant du bois) s'arrêta et me regarda à sa manière instructive, mais je ne puis m'exprimer autrement : pendant tout le temps qu'elle m'observa, je compris que je me trouvais là-bas, dans le froid léger, calme, nullement désagréable du dehors, et de là, à travers la transparence du givre, je la regardais, moi

aussi, profondément et silencieusement.

Je le préciserai tout de suite : ce n'était qu'une idée, la vérité d'une sensation. Il eût été certainement plus simple pour moi d'être à cet instant une figure du dehors plongeant à l'intérieur de la chambre et interrogeant du regard ceux qui s'y trouvaient, et sans doute avais-je en effet cette sensation, je l'avais réellement, mais c'est que peut-être une telle figure était alors tout ce que je pouvais saisir et tout ce que les autres pouvaient supporter de la vérité : c'est pourquoi elle eut sa chance. Je me le demande aujourd'hui (en aveugle, car il y a un temps pour voir et un temps pour savoir). Je me demande pourquoi cette lointaine et tranquille figure — que je ne voyais pas, mais par l'approche de laquelle s'approchait de moi une certaine vue — se présenta, persista comme une allusion permise à un événement qui, lui, ne souffrait pas d'allusion. Dans la nuit des temps, il me semble

que cela avait été décidé en moi : je savais tout, et à présent j'avais peut-être tout oublié, sauf cette terrible certitude que je savais tout. Je ne pouvais pas interroger, je crois que je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait être une question, et pourtant, interroger, il le fallait, c'était un besoin infini. Comment aurais-je pu échapper à ce « tragique embarras » ? Comment n'aurais-je pas tout tenté pour le traduire et le faire vivre ? Et qu'étais-je donc si je n'étais pas ce reflet d'une figure qui ne parlait pas et à qui personne ne parlait, seulement capable, appuyé sur la tranquillité sans fin du dehors, d'interroger, de l'autre côté d'une vitre, silencieusement le monde ?

C'est pourquoi je dois dire autre chose. J'étais retourné à mon lit. Judith, debout, regardait attentivement par la fenêtre, et pendant qu'elle était là-bas, fixant, comme je l'avais fait, les profondes masses neigeuses, je fis, moi aussi, une découverte, calme, sans pas-

sion (tout, je l'ai dit, était plongé dans un silence particulier) : c'est qu'elle regardait par la fenêtre (non de mon côté), et de l'intensité, de l'intimité de son regard, j'avais une preuve dans ce silence que rien ne pouvait déranger, pas plus qu'elle-même ne pouvait être dérangée de sa vue. Et moi, puis-je dire que je la voyais ? Non, pas tout à fait, seulement de dos et la tête aux trois quarts détournée, les cheveux lisses et incultes sur les épaules. C'est, il me semble, à cet instant que Claudia, étant entrée, me regarda pour « rompre le charme », et c'est alors aussi que, dans le froid léger du dehors, à travers la transparence du givre, à mon tour je la fixai et silencieusement l'interrogeai.

Dans quel esprit Claudia se prêtait-elle à ce mouvement ? Elle devait avoir ses raisons. Il est probable que, quand elle voyait son amie regarder par la fenêtre avec cette attention (regarder par la fenêtre étant une formule à son

usage), elle n'éprouvait aucun sentiment heureux. J'imagine que cette fenêtre ne lui plaisait pas, mais qu'elle la respectait comme la vérité propre de Judith, et sans doute, pour elle, le jour était-il vide, mais cela lui était sûrement égal, il lui suffisait pleinement de regarder celle qui regardait, c'est à celle-ci qu'elle s'intéressait et non à une image étrangère, maintenue par la force du désir dans une proximité redoutable, mais tout de même inaccessible. Cette dernière circonstance devait jouer un rôle dans sa complaisance. Je me demande si elle n'essayait pas d'enfermer la vérité, de la traduire dans cette situation d'une remarquable ironie : j'étais là en chair et en os, mais Judith continuait à me regarder stérilement par la fenêtre.

Je dus m'apercevoir — mais à quel moment ? — qu'entre elles deux c'était un sujet de constante conversation. J'avais toujours pressenti l'existence d'un secret, d'une sorte de langage pré-

établi, et que la clé de leurs paroles me manquât souvent, il ne m'importait guère, car des choses dites je ne me souciais pas. Mais il est vraisemblable qu'à partir de l'instant où je fis ce plongeon vers le haut — ce sursaut, d'ailleurs étonné et joyeux, vers les mots, « il continuait de neiger », que Claudia réussit arbitrairement à contenir, — je dus aussi bientôt m'en rendre compte : j'avais bel et bien plongé, loin de sortir du brouillard, dans une région de préoccupations, d'images et de paroles, des plus sombres.

Et moi, étais-je dans le secret ? J'étais, tout au plus, le secret, pour cette raison bien éloigné d'y prendre part. Et ce que j'avais commencé à découvrir, c'était probablement cela : que j'en étais exclu.

Je demeurai sans bouger dans mon coin. La neige était redevenue une morne profondeur. Agenouillée, Claudia attendait le bon plaisir des bûches.

— Eh bien, dit-elle, c'est encore à venir.

Je demandai :

— Pourrais-je aller dans la salle de bains ? L'électricité est-elle revenue ?

— Mais, dit-elle en riant, allez-y sans lumière !

— Vous savez, votre salle de bains est une vraie cave.

Le temps se gâta, et les courses furent renvoyées à plus tard.

— N'avez-vous pas, dis-je à Claudia, de remarquables bottes qui vous montent au genou ?

— Des bottes tout à fait ordinaires, comme les filles là-bas ont l'habitude d'en porter. Au fond, vous êtes attiré par le Nord, vous êtes un homme du Nord.

— Oui, mais je crains le froid.

Il est vrai, je souffrais du froid ; je frissonnais ? c'était un froid qui ne s'amusait pas en frissons. Je me levai, passai entre elles deux.

— L'une de vous a-t-elle un crayon ?
Claudia se redressa en sifflotant.

— Il est à plusieurs couleurs, dit-elle en manœuvrant son porte-mine, il ne marche pas très bien. Comme j'avais la main, elle eut un petit mouvement capricieux et me saisit au poignet : Laisse donc cela. Tu vas beaucoup mieux, tu sais ; tu ne mourras pas. Regarde-la bien.

Cela visait son amie.

— Vous vous êtes disputées, ce matin, remarquai-je.

— Ah ! tu t'en es aperçu, tu es un bon observateur. Et, naturellement, ça te plaît ?

— Non, cela ne me plaît pas. Je préfère que vous vous entendiez.

— Alors, toutes les deux ! dit-elle avec un léger ricanement.

— Pourquoi me tutoyez-vous ?

— C'est sans conséquence, c'est fête aujourd'hui ! Toi, tu ne tutoies jamais personne !

— Dans votre pays, je crois que l'on se tutoie volontiers.

Elle me jeta un sourire oblique.

— Tu as compris cela, tu es un malin. Elle ajouta quelques mots dans sa belle langue. Connais-tu ce proverbe : L'un lui dit tu, l'autre la possède ?

— Suis-je vraiment un homme du Nord ?

— Oui, une belle figure du Nord, mais tu crains le froid.

Il est vrai je souffrais cruellement du froid. En regagnant mon coin, j'eus à nouveau le vif désir de boire. « J'ai soif », dis-je. Le temps était si sombre (à l'infini si inutilement blanc) que je détournai la tête afin que cette heure fît son œuvre. Un peu après, j'appelai Claudia : « Vous devriez aller dormir. — Non, dit-elle, je veillerai. » Je fus pris d'une grande tristesse. Comme le temps approchait, je me tournai à nouveau vers elle : « Renoncez à cette heure. Ne demeurez pas. Je suis triste de votre présence. » Mais elle continua

à veiller. Vers cinq heures — quand l'heure fut plus avancée —, un léger frisson me traversa, j'ouvris un bref instant les yeux, et je vis encore, mais assez loin, certaines parties de son visage qui perçaient l'espace : les pommettes proéminentes, les yeux bombés. « Maintenant, dis-je, agissez selon votre désir. »

La neige devint une tempête, l'élément noir du vent. Ruisselant d'eau, comme elle m'essuyait le visage, je l'entendis appeler : « Regarde : ce n'était pas un rêve ! Sa sueur a trempé mon mouchoir. » Mais, peu après, elle se désintéressa de ma « sueur ». Assurément, le jour s'était refermé en vain sur l'illimité du jour. Quelque chose lui avait échappé, sa propre transparence, cette blancheur fascinée devenue la stupeur d'un cri, figure lisse, glaciale, farouche et effarouchée, que le vent éparpillait au hasard et rattrapait au hasard.

Le froid ne l'épargnait pas. Elle but

du thé, sans doute fort et brûlant, ce qui lui irritait la gorge. Voyant que j'écoutais cette toux, elle sortit. Judith vint me dire : « Elle a avalé de travers. — Ecoutez ! dis-je, j'ai déjà entendu un tel bruit. » Elle prêta attention. « Est-il possible, remarqua-t-elle, que... ? » Mais déjà je ne désirais plus ni la voir ni l'entendre.

Il dut se passer un certain temps, ce temps au sujet duquel la question de l'évaluer se posait pour chacun de nous d'une manière si différente, bien que ce fût tout de même notre temps. Je mesurerai très précisément sa durée, en constatant qu'elle ne resta dans le couloir que le temps de reprendre son souffle, et peut-être alla-t-elle boire une gorgée d'eau. Mais, à son retour, elle s'aperçut qu'une période beaucoup plus longue s'était écoulée. Elle se troubla et quitta la pièce. Quand je me vis seul, je me troublai aussi. A deux reprises, j'appelai mon frère, mais il ne vint pas. Je me retournai alors vers ce

bruit terrifiant de rumination qui marquait à présent la narration du temps. Mais quand le temps parle, ce n'est déjà plus le temps qui parle.

Comme j'étais toujours seul (je veux dire, j'avais les yeux fermés), le faisceau de voix se desserra, puis brutalement se défit. « Vite, un verre d'eau, demandai-je. — Mais vous ne pouvez pas boire en ce moment. — Vite, je vous en prie. » Elle me dit encore de très près, au niveau de ma bouche : « Mais vous ne pourriez pas l'avalier. » Ayant brusquement, démesurément, ouvert les yeux sur elle à la suite de cette parole, je m'aperçus que son type slave (probablement sous l'influence de la fatigue, de l'heure tardive) s'était beaucoup accusé. « Vous avez avalé de travers », fis-je observer. Je dis cela, paraît-il, d'un ton léger, presque enjoué, mais je n'étais nullement gai. Elle me menaçait du poing, image que je saisis en refermant les yeux. Je pensais retourner, pour la troisième fois, vers

moi-même, mais tout à ce niveau me parut parfaitement tranquille et, en effet, léger, presque enjoué. Je me reposai au hasard. Je me sentais plutôt bien. A une question que l'on m'adressa, c'est ce que je répondis, moi ou l'écho insouciant et oublieux du temps : « Mais cela va bien. »

Je passai à nouveau dans le monde de la vie gaie. Cependant, je ne puis le nier : quelle que fût l'espèce de tendresse, de gentillesse merveilleuse qui se dégageait d'un tel instant — et peut-être l'expression être accueilli à bras ouverts avait-elle perdu de sa vérité saisissante —, le fait que c'était « à nouveau » restait difficile à résorber. Je pense que, même pour les autres, il y avait là quelque chose qui ne passait pas, et je crois que l'instant, lui aussi, dans sa sincérité joyeuse et sous le visage ravissant qui était le sien, se troublait devant sa propre apparition. En ce qui me concerne, je fus presque aussitôt ravagé par une fièvre extrême.

Cette idée, « le jour commence », me brûlait, étant déjà à travers ma vie réduite à l'éternité de si peu d'instants, cette autre idée, « le jour tombe » ; hâte privée de sang-froid, semblable à un gâchis de gestes, et qui était cependant une exigence tout à fait lucide, parce que je voyais dans toute son étendue l'immensité de l'histoire qu'il me fallait mettre en branle. Je me trouvais de plain-pied avec le bel instant, mais le saisir ? Qui ne comprendra qu'avec sa force sauvage, le frisson déjà m'entraînait pour aller plus loin ? Et ce qui rendait folle mon impatience, c'est que le bel instant voulait être retenu, éternisé, qu'il était un instant gai, et ignorant ou soupçonnant seulement qu'à s'attarder auprès de moi, il se condamnait à devenir une belle apparition, un retour à jamais beau, mais séparé de lui et de moi par la plus grande cruauté.

Peut-être, aux yeux du monde gai, une telle impatience n'apparaissait-elle

pas ; peut-être semblais-je tout au plus préoccupé : souriant, mais sous le voile de la préoccupation. Au moment de ce réveil, je crois qu'il se passa une chose des plus sombres. Sûrement, j'ouvris les yeux sur Claudia et déjà je me portais vers elle avec tout l'élan d'un homme qui va vers le jour. Mais, soit que la fatigue l'eût ébranlée ou parce que l'on ne peut supporter indéfiniment l'intolérable, elle eut beau se carter dans sa résolution, à peine eut-elle touché mon regard qu'elle poussa un cri prodigieux, presque un hurlement, et sans doute fit-elle un mouvement en arrière, mais avec une brutalité qui ne tenait compte de rien, je bondis féroce-ment sur elle et la ressaisis. Je ne justifierai pas cette violence. Les choses sont ainsi. Qui a peur éveille l'épou-vente, et qui faiblit se livre à une force sans pitié et sans justice.

Je dois ajouter (pour être juste) que de cet incident si sombre je n'étais pas certain, incertitude qui le rendait en-

core plus sombre, puisqu'il ne pou- vait être introduit dans le jour que par un « je crois » préoccupé. Il s'était ce- pendant passé quelque chose ; dans ce monde gai, j'avais beau être capable, à nouveau, de répondre : « Mais cela va bien », cette réponse sonnait de façon bizarre, et ce n'était peut-être pas sa faute, mais j'avais cette impression : par son recul devant l'évidence, elle avait imprudemment attiré dans le jour un prologue au jour qui n'aurait jamais dû franchir le réveil, leur vi- vante, devant laquelle elle continuait à reculer et qui se reflétait, me semble- t-il, dans l'expression menaçante de son propre regard, dans cette manière fa- rouche mais trouble qu'elle avait main- tenant de me fixer, farouche, hostile et défaillante (elle avait de grands yeux bombés, d'une grande intensité et d'une grande sécheresse de regard ; sous le voile de la préoccupation, ils s'é- taient encore agrandis, mais adoucis, et cette douceur était menaçante).

Un autre signe de sa préoccupation, c'est qu'elle essaya — quand je lui eus demandé, mais je ne l'avais pas encore lâchée : « Êtiez-vous là depuis longtemps ? » — de me dire tout ou du moins de me dire une chose. Autant que je pouvais le voir, c'était comme un panorama de tentation, une prière de bonheur perpétuel, l'offre de me livrer les clés du royaume, ce qui finalement s'éclaira par cette phrase de grande envergure (qui avait tout l'air d'être une réponse à mes questions vaines sur ce qui se passait « au juste ») : « Personne ici ne désire se lier à une histoire. »

Cette phrase me fit une grande impression. Je crus en voir jaillir une lumière, j'avais touché un point d'étonnante clarté. Une phrase ? un glissement, un portrait non encore encadré, un mouvement de vive scintillation qui éclairait par éblouissements rapides, et ce n'était pas une lumière calme, mais

un hasard somptueux et capricieux, l'humeur de la clarté.

Je demeurai dans l'éblouissement de cette parole. Réellement, il y avait là une mise au point complète, un merveilleux résumé qui me paraissait rejeter dans l'ombre tout ce que moi-même, à certains instants, j'avais pu concevoir de la situation (peut-être dois-je l'ajouter à ma décharge, ce qui arrivait était simple : je pensais, il me venait des idées et des idées ; qui résisterait à un tel enchantement ?) Et sans doute, quel que fût mon plaisir à considérer une telle lumière spectrale, je n'étais pas aveugle à ce qu'elle avait de redoutable, mais mon air émerveillé devait être assez manifeste pour que Claudia me crût entrer tout entier dans cette puissante manière de voir. Aussi, quand je lui eus demandé, en désignant son amie : « Elle non plus ? », ne fit-elle aucune difficulté pour me répondre avec enthousiasme : « Elle, moins que les autres ! »

Je reçus, aussi bravement que possible, cette parole pleine, lancée allègrement (bien que « les autres » ne fût pas une expression des mieux circonscrites) ; mais, malgré tout, je ne pouvais partager l'enthousiasme. Sous le coup, je crois que je me séparai d'elle. Mais elle ne perdit pas de temps à me rattraper :

— Elle est parfois loin, très loin, dit-elle en ébauchant de la main un mouvement impressionnant.

— Dans le passé ? demandai-je timidement.

— Oh ! bien plus loin.

Je réfléchis pour trouver ce qui en vérité pouvait être plus loin que le passé. Cependant, elle parut craindre tout à coup de m'avoir lancé un peu au delà des limites. Elle me serra avec force, puis elle dit, en hésitant et sur un ton oppressé :

— Elle vous voit.

J'éprouvai aussitôt un grand malaise. Je dus détourner les yeux devant cette

parole si extraordinairement répugnante (et, aussi, méprisante), et mon malaise ne fit que grandir quand je m'entendis lui demander :

— Où cela ?

— Un peu partout, là où vous êtes.

Je crois qu'en disant cela, sa voix défailloit légèrement, de sorte qu'elle prit un accent de tendresse chez elle peu habituel. Elle laissa mon regard pénétrer dans le sien, ce regard adouci et, à cause de cela, menaçant. C'est alors que je remarquai combien cette leur menaçante me plaisait, m'attirait. Je lui dis :

— Vous ne me détestez pas tant que cela !

Elle réfléchit, sans cependant se retirer de mon regard :

— J'ai pour vous une sorte de sympathie. Elle se pencha et ajouta de sa voix sombre : la sympathie pour l'ennemi, c'est un sentiment très fort.

— Mais, dis-je gaiement, je ne suis pas votre ennemi. En ce moment, je

viens de me réveiller et je vous touche. Je trouve cela très agréable. Étiez-vous là depuis longtemps ?

— Attention, dit-elle en me repoussant avec un frisson ; elle est fragile ; elle n'est presque personne.

Je ressentis, moi aussi, un souffle froid, une insinuation glacée qui me sembla venir du réveil (mais, par la suite, je pensai que l'insinuation était au sein de ses paroles, étrangement mal situées, car elles m'avaient paru la viser elle-même, alors qu'elles s'appliquaient manifestement surtout à son amie). Le trouble fut si grand qu'elle se hâta de retrouver une voie moins dangereuse et dit avec son admirable sang-froid :

— C'est naturel, vous regardez ce qui est devant vous, vous allez au plus près. Elle ajouta ensuite : Au delà de l'Oural, vous savez, les femmes autrefois n'avaient pas l'habitude de s'asseoir souvent. Même quand elles n'avaient plus rien à faire, elles se tenaient comme des piliers dans leur cuisine. Au

théâtre aussi, rester debout est la règle.

Je ne réussis pas à me rapprocher de ses paroles aussi vite qu'elle m'y invitait. J'attendais quelque chose de la chambre, j'y découvrais de grands espaces stériles qui rappelaient, en effet, l'immobilité des grandes plaines.

— De toutes façons, lui dis-je, vous vous fatiguez beaucoup.

— Ai-je l'air si fatiguée ?

— Ah ! oui, extrêmement. Mais quand je vis quel effet produisait ce cri de plaisir, je lui en divulguai les raisons : C'est, lui dis-je, que vous êtes plus abordable.

Je ne sais ce qu'elle en pensa. Elle s'enfonça dans une observation secrète, immobile, qui semblait le corollaire de toutes nos paroles. Mais ce qu'elle pensait se révéla bientôt :

— Pourquoi n'êtes-vous pas satisfait de ce que vous avez ?

Je la contemplai gauchement.

— Mais, dis-je, ce que j'ai, je ne l'ai pas.

Bien que sa phrase parût presque inoffensive, elle avait cependant suffi à faire surgir entre nous une perspective nouvelle. Sûrement, elle voulait me dire quelque chose, mais elle ne voulait pas moins me faire dire quelque chose.

— Vous avez beau veiller, insistai-je. En vous-même, vous devez bien admettre que, malgré tout, cela arrivera...

— Qu'est-ce qui arrivera ?

— Qu'un jour ou l'autre, tout cela vous glissera entre les doigts.

Si j'avais compté sur cette brutalité pour entamer son obstination, je fus bien déçu.

— Justement, dit-elle, pourquoi voulez-vous y arriver ?

Pourquoi ? Je ris à sa question.

— Mais je ne le veux pas, lui dis-je, je ne le veux pas.

Elle ne fut guère ébranlée.

— Vous ne le voulez peut-être pas à la manière dont je peux vou-

loir ce que je fais, mais c'est quand même une chose qui est voulue extrêmement : je le sens, dit-elle sur un ton rigide.

— Oh ! pour ce qui est de vouloir, vous vous y entendez, répliquai-je avec bonne humeur. Eh bien, à mon tour : si « je le veux », pourquoi ne le voulez-vous pas ?

Mais, après avoir réfléchi, elle montra un trouble, une émotion qui me fut une surprise. Et elle dit de sa voix basse :

— Je ne le veux peut-être pas aussi fortement que vous le pensez, pas aussi fortement qu'avant. Elle s'arrêta une seconde. Je me sens parfois, moi aussi, à l'intérieur de cette chose qui est voulue.

— Vous ? Vous-même ?

— Ce que je veux, ma volonté. J'ai beau ne rien lâcher, ne la jamais perdre de vue : je n'y arrive pas.

Sa voix eut à nouveau cette légère

défaillance vibrante qui la rendait si remarquable.

— Mais il me semble que jusqu'ici, au contraire, vous y êtes assez bien parvenue. Vous avez été étonnante, vous savez.

Elle ne m'écoutait guère, et cependant, à travers le cours de sa pensée, elle devait bien discerner le mouvement de la mienne, car elle y fit allusion avec une détresse inattendue :

— Vous aussi, tout à l'heure, vous étiez si loin...

— J'étais loin ?

Elle ébaucha un mouvement impressionnant, puis, en s'appuyant sur elle-même comme pour trouver son aplomb, elle dit avec une tranquillité désolée :

— Je ne sais si cela durera encore longtemps, car une telle liberté épuise toutes les forces.

Je l'observai longuement et doucement.

— Vous êtes une fille étrange. Tant de volonté, tant de courage, une âme si forte, et tout cela... pour rien.

Elle m'enveloppa d'un terrible regard et comme si elle eût continué le réveil, elle se rejeta en arrière en poussant un cri prodigieux, un véritable hurlement.

Un peu après, je l'interpellai gaiement : « Eh bien, ça a été une bataille terrible ! » Mais elle me fit un signe de la main. Cependant, elle reprit haleine et s'en tira avec quelques mouvements pour assouplir et calmer sa gorge, peu faite pour de telles vociférations. De cette scène, je sortis « préoccupé ». Je l'avais entendue se laver la gorge, se livrer à des purifications, bruit sombre, écho d'un sentiment si lointain qu'il semblait venir à moi à travers les interstices du temps. Était-ce possible ? elle croyait vivre et déjà la fraude était dans sa bouche ? Je pense qu'elle se reposait, mais peu profondément, car dès que

je voulus me mettre debout, elle s'éveilla et me toucha du regard, ce regard qui fixait les objets à travers la menace dont elle se sentait atteinte, et c'est pourquoi il était si menaçant. « Je ne crois guère en vous », dit-elle doucement. De cela je ne fus pas surpris. Cela s'accordait avec l'atmosphère d'incertitude, d'indécision, et sa phrase elle-même en était entachée, il me semble ; pour cette raison elle n'était pas malveillante, mais plutôt troublante et même légèrement agréable : une vérité irresponsable et incompétente que l'on ne désirait pas éloigner.

— Mais... est-ce que je désire faire croire quelque chose ?

Elle ne répondit pas, et tandis que le temps passait, j'en vins à me demander si ce que j'avais pris pour une parole, n'était pas une simple formule d'attente, laissant la place à l'essentiel. Cela m'amena à la questionner :

— Qu'allez-vous dire maintenant ?

— Je ne crois guère en vous.

— Mais..., dis-je, pourquoi cette phrase ?

Et il est vrai qu'à la voir s'y tenir, à l'entendre persister avec cette voix chuchotante, mais non privée de nuances, qui était la sienne à présent — c'était une sorte de sincérité chatoyante où il y avait de la tristesse, de la ruse et un lointain ressentiment —, je la jugeai singulièrement moins innocente, comme si la jeune vérité irresponsable eût continué de lui faire signe d'un endroit que je n'apercevais pas, et c'est son reflet qui passait à nouveau entre nous, mais c'était à nouveau, de sorte qu'il n'était plus inoffensif, ni transparent.

— Croire, dis-je avec un peu de rancune, pourquoi voulez-vous croire ? Mon existence est précaire, c'est à cela que vous pensez ?

Elle me fixa avec une expression douteuse, qui pouvait signifier le désir et l'embarras de répondre, peut-être la fatigue, mais aussi un doute beaucoup

plus important. J'eus le clair sentiment qu'elle n'était pas disposée à s'en tenir à d'aussi faibles concessions, et pour bien le dire, ne la voyant pas satisfaite, je la crus sur le point de répéter... sa phrase, il me semblait qu'elle l'avait déjà sur les lèvres, je l'entendais dans le vide de l'air. Mon anxiété à ce moment fut si vive que, pour empêcher cela qui n'eût été supportable ni pour elle ni pour personne, presque au hasard, — mais je savais que, par là, je lui cétais infiniment, exagérément — je murmurai : « Vous voulez dire que... » Elle fit oui de la tête. « Mais cela se peut-il ? Vous me touchez, vous me parlez cependant. » Elle se redressa avec une extraordinaire violence. « Je parle ! dit-elle sur le ton de l'ironie la plus dure. Je parle ! » Elle jeta ce mot avec une si incroyable dureté qu'il déchira le chuchotement et devint un mot humain ordinaire, je veux dire, prononcé avec sa belle voix intacte. C'était privé de sens à un tel point que

je frémis, et elle-même fut traversée d'un frisson. Tous deux, il me semble, nous fûmes compris dans la même peur.

Sa réaction avait été si forte, elle s'était redressée avec un tel emportement, un oubli si grand des circonstances que non seulement elle ne m'avait pas lâché, mais elle m'avait attiré avec elle, elle avait jailli avec moi au sein d'un élément, à la vérité, dangereux, instable, celui de son ironie, de ce sarcasme irréel, où le sérieux ne trouvait pas son compte. C'était en quelque sorte un sursaut infini. Bien qu'elle me contînt — et ainsi je pris conscience de mon propre élan, de ma volonté de la pousser devant moi —, je ne pus m'empêcher de sentir qu'un rien pouvait la faire tomber. Elle se tenait massivement droite, pressée contre elle-même, et seul s'entendait le bruit clair de quelque chose s'ouvrant et se fermant, mouvement obscur du fond de sa gorge qu'elle essayait d'assouplir. Je dus lui

demander : « Désirez-vous quelque chose ? » Mais elle me tordit presque les mains. Il faisait alors sombre. Il semblait qu'il n'y eût rien de plus à faire qu'à suivre la montée, puis la descente du spasme, bulle légère qui éclatait doucement et si près de moi qu'il était naturel que mon sort fût lié à ce bruit. Enfin, elle eut une légère crise de toux, ce qui l'obligea à une lutte silencieuse, car elle ne pouvait que réprimer absolument les vibrations qui lui passaient par la gorge, de sorte qu'elle donnait l'impression de combattre à huis clos, dans un monde déjà éloigné où elle se retirait par discrétion, mais aussi par méfiance. Je pense qu'elle avait très chaud. A travers cette chaleur, elle découvrit mes mains tout à fait froides. « Mais vous êtes glacé », dit-elle. Elle saisit mes deux mains et, par un mouvement vif, sans doute pour jouir d'un contact plus froid, elle les posa à plat contre sa gorge.

Je dois le dire à présent : ce geste

dont je voyais cependant la réalité, me laissa une impression de malaise, de gêne. Pourquoi ? Chose difficile à entendre, il me faisait songer à une vérité dont il eût été l'ombre, à je ne sais quoi d'unique, de rayonnant, comme s'il avait voulu condamner à la ressemblance un instant inimitable. Soupçon amer, pensée déconcertante et lourde. Je demeurai là en retrait et comme au bord du matin. Je lui demandai — j'étais à demi dressé sur le divan, mais elle près du mur, légèrement penchée sur mes mains qu'elle tenait fermement contre elle : « Les choses doivent en rester là, n'est-ce pas ? » Ce fut, je pense, une question qui demeura sans réponse, car, un peu après, je l'interpellai joyeusement : « Eh bien, ça a été une crise terrible ! » Mais comme je voulais venir encore plus près, elle broncha singulièrement à mon approche. Je ne pus m'empêcher de dire : « Mais qu'avez-vous, qu'avez-vous ? » paroles que j'entendis avec stupeur.

J'ajoutai : « Pourquoi êtes-vous si nerveuse? — C'est que vous avez l'air si gai. » Cette réponse me fit rire et elle aussi eut une sorte de rire. Mouvement léger, mais qui l'excéda dangereusement. Entre mes bras, je sentis passer un terrible orage convulsif, et pour demeurer avec elle, je dus répondre à l'appel formidable qui en cet instant s'élevait du fond du jour, la rage me souleva, je l'empoignai à bras-le-corps et, l'ayant ressaisie à travers l'ébranlement et la chute immobile de nos deux corps ensemble, je la maintins fermement à l'écart de l'illimité. Peu à peu, elle retrouva de l'air, une légère vie individuelle, et comme je ne la lâchais pas, hâtivement elle murmura quelque chose, mais pour donner une revanche au chaos, je l'empêchai de sortir de cet instant.

L'étrangeté de la situation, c'est que je sentais combien elle avait dit vrai : elle s'était troublée parce que j'étais gai. Et brusquement cela me troubla à

mon tour. Cette force allègre, cette espèce de volonté attirante, bousculante, qui l'avait contrainte à rire, lui avait pris le souffle et l'avait fait frémir, j'en voyais la puissance, elle m'apparut prête à s'élever, à s'élancer vers le frémissement d'une turbulence bien plus forte, non plus une légère, une frivole scintillation, mais déjà traînée ardente et courroux jubilant et risée fougueuse et furieuse. Un orage ? mais stérile, le déchaînement de la légèreté la plus frivole devenant le vertige d'un cercle avide, avide de se dérouler à l'infini. Cette avidité traversait le jour, tourmentait l'espace, elle l'attirait, le mettait en branle et faisait de lui une étrange roue ardente privée de centre ; exaltation sans mesure, profondeur d'amertume et de cruauté, et pourtant qu'était-ce ? la frivolité de l'image la plus gaie. Autrefois, j'avais plongé vers la vie gaie du jour, événement insitué, insaisissable. Si j'essayais de rappeler à moi cette immense plongée, il me fal-

lait rappeler aussi ce moment où la clarté avait reculé devant moi, et peut-être le terrible élément antérieur qui à la faveur de ce recul avait surgi du fond du réveil, était-ce lui qui tourmentait le jour léger, peut-être était-ce son approche qui provoquait une telle réponse frémissante, cette rapide condensation de la clarté en feu, du feu en un Oui, Oui, Oui brûlant autour d'un noyau froid. J'avais plongé ? Mais en m'éveillant dans cette vie, peut-être éveillais-je cette vie avec moi, et peut-être la jubilation signifiait-elle je ne sais quel prodigieux et terrifiant mouvement, l'essor, à la rencontre l'un de l'autre, d'un jour glacé et d'un jour brûlant, de moi qui éternellement devançais l'origine et de moi qui éternellement irradiais la fin.

A ce mouvement, je ne puis dire que je cherchai à me dérober. Je n'aurais pu le faire, je ne le désirais pas. Mais, cela est vrai, je désirais aussi me reprendre à quelque chose de sérieux, je

ne pus me passer de ce qu'il faut bien appeler une vérité sérieuse. Claudia, à un tel instant, paraissait une véritable affirmation, d'une opulence extraordinaire. Je crois que je n'avais pas imaginé qu'elle eût encore tant de forces, comme si elle n'avait eu nulle part à la vie usée, à travers laquelle je la voyais passer cependant. Je pensais : « Mais elle est extraordinairement seule », et je pensais qu'elle l'était parce qu'elle n'avait pas disparu, avec tout le reste, dans l'illusion d'une intimité sans mémoire. C'était, dans un sens, déconcertant. Je lui demandai : « Avez-vous besoin d'air ? — En avez-vous besoin ? » Sa voix me parut plus voilée que je ne m'y attendais, elle n'était pas faible, elle gardait une sorte d'ampleur, d'autorité, qu'elle devait, j'imagine, au pouvoir de son articulation. « Parler vous fatigue ? — Non, pas en ce moment, pas avec vous. » Je ne l'avais toujours pas lâchée, je la tenais avec toute la vigueur que me donnait la sur-

prise de sa propre force. « Eh bien, lui dis-je joyeusement, parlez-moi. — Comme cela ? en l'air ? sans arrêt ? » Je remarquai qu'elle était tournée vers moi, et cependant pas tout à fait ; à la vérité, j'éprouvais à l'entendre un extraordinaire plaisir, c'était si distinct, si ample, quoique sous le voile du chuchotement. C'est pourquoi, je fus entraîné à répondre : « Mais vous avez beaucoup à me dire à présent. — A vous ? — A moi, répétais-je avec gaîté, à moi. » Cependant, comme je la sentais se retirer, se contracter, je tendis la tête en avant : « Je crois qu'un peu de bruit... » Cela parut la tenter. « Du bruit ? » J'acquiesçai par un signe de tête. Nous restâmes, l'un et l'autre, en expectative.

Je pense qu'elle se reposa, mais peu profondément, car dès que je me mis debout, elle aussi fut debout. Je lui demandai où était Judith. « Qui est Judith ? — Votre amie. C'est le nom que je lui ai donné. — Je n'aime pas

ce nom. Elle a été se coucher. Elle aussi a besoin de ses nuits. — Vous la laissez seule ? » Comme je me dirigeais vers la fenêtre, elle voulut m'aider à marcher. « Je ne suis pas un ivrogne. » Il pleuvait à présent, une pluie tranquille qui marquait la lente déchéance de l'hiver. A ma demande, elle me situa les rues : la Trinité, le boulevard Haussmann, le passage de la Bourse. « Aimez-vous cette ville ? » Non, elle ne l'aimait pas. « Parler vous fatigue ? — Un peu. — C'est le chant qui vous a abîmé la gorge ? — Le chant a été l'étincelle. Ceux qui chantent doivent s'attendre à ces difficultés. — Je ne sais si je vous l'ai dit, je n'aime pas beaucoup le chant, mais vous entendre m'a fait plaisir. » Elle alla chercher son portemine, dont elle se servait, je pense, pour écrire quand la parole lui manquait, puis lentement elle revint s'asseoir sur le divan, et comme j'étais près de la fenêtre, je vis combien la pièce s'était allégée, agrandie. Je regardai l'immense

espace, là-bas le mur, plus loin la porte, un peu avant, la profondeur de la lacune. Je lui dis : « Venez avec moi dans le Sud. » Elle secoua la tête. « Cela ne se peut pas. — Venez ! » Elle m'aida à faire quelques pas, d'abord d'assez mauvais gré, puis avec une bonne volonté chancelante. Quand nous fûmes parvenus au milieu de la pièce, elle me quitta, ouvrit la porte et s'engagea dans le couloir. Il y faisait des plus sombres, mais comme elle me précédait de peu, je distinguais très bien sa personne. Dès que j'apparus, elle reprit sa marche; elle s'éloignait lentement, avec une grande et mélancolique dignité, à demi tournée pour voir si elle était suivie, mais ne s'arrêtant pas cependant. A l'endroit où le corridor déviait, elle fit une pause (j'avais à me rendre maître de l'air nouveau); l'intervalle entre nous ayant suffisamment diminué, elle se détacha du mur et s'enfonça dans la partie encore plus sombre précédant le vestibule. Je me trouvais à présent à

l'endroit de la bifurcation. Je restai là un peu de temps. Mais, comme la porte de la chambre s'était ouverte, je m'en allai à mon tour.

Son amie nous regarda l'un et l'autre, l'un après l'autre, je crois, et bien qu'elle eût légèrement tourné la tête de mon côté, ce qu'il y avait d'incroyablement perçant dans ce regard, uni au mouvement vif des yeux, nous frappait d'immobilité. Je ne pense pas avoir jamais vu un regard aussi avide. On peut dans les yeux lire des sentiments, la terreur, l'ébranlement du désir; mais celui-ci était avide, je veux dire qu'il n'évoquait pas la lumière : ni clair, ni trouble, et à proprement parler, peut-être à cause de sa fixité rendue plus provocante par le va-et-vient des yeux (qui nous regardaient tour à tour), s'il exprimait quelque chose, c'était l'effronterie de la faim, la surprise nocturne devant la proie. Certainement, un admirable regard : avide ? mais n'ayant rien, insignifiant mais capable

d'une immense raillerie, — et surtout très beau.

Elle ne semblait pas sous la stupeur du premier réveil, car lorsque Claudia fit brusquement tomber les couvertures, elle se contenta de suivre les mouvements avec la même expression d'avidité railleuse — et à présent, il me semble, curieusement intéressée — mais sans surprise. En tout cas, ce geste ne la gêna pas; elle aussi contemplait, malicieusement, son corps nocturne, ce corps culbuté dans la nuit. Elle avait les bras sagement allongés, dans une attitude millénaire de repos (mais la main fortement crispée). Claudia fit alors ce geste : elle lui toucha le bras pour le soulever (ou le déplacer), et comme celui-ci ne se livrait pas, elle essaya de lui ouvrir la main. Ce qui suivit fut l'œuvre d'un instant : Judith, avec une vivacité prodigieuse, se dressa, hurla deux mots, — puis s'effondra sur le lit.

Scène terrible, mais qui me laissa une

impression de joie, de plaisir sans limites. Cette admirable tête s'était exaltée, quoi de plus vrai, et qu'elle eût été ensuite jetée plus bas que terre, cela n'appartenait pas moins à l'exaltation, c'en était l'évidence, le moment où il ne s'agissait plus d'adorer la majesté d'un débris, mais de saisir et de déchirer.

Je crois que la vitalité de cette scène était d'autant plus bouleversante qu'elle tenait en deux ou trois gestes. Ce qui avait été figuré s'était inscrit sur une pellicule infiniment mince, mais derrière elle grondait la liberté du pur caprice en qui ne s'est pas encore éveillé le goût du sang. D'une telle scène, personne ne pourrait jamais dire qu'elle avait déjà eu lieu; elle était arrivée une première et une unique fois, et son exubérance était la vigueur de l'origine, d'où rien ne découle. Même quand je revenais sur elle pour y « songer » — et elle exigeait cela : une méditation puissante —, elle ne me conduisait nulle

part; nous nous tenions l'un en face de l'autre, non pas à distance, mais dans l'intimité d'un tutoiement mystérieux, car elle était toi pour moi, et j'étais moi pour elle.

Qu'aurais-je pu en dire ? Elle n'était pas un moment inoubliable, elle ne désirait pas être sanctifiée : même sous son aspect terrifiant, elle avait je ne sais quoi d'extraordinairement gai. Sans doute, cela ne se laissait pas revivre, le moment de l'effondrement, l'effrayante dénaturation de la vie, incapable de se contenir, était un coup assené à la mémoire, — et après ? après, le chaos, et pourtant je l'affirmerai, le dernier instant dépassait infiniment tous les autres, car c'est sur moi que ce corps de rêve s'était décomposé, je l'avais tenu entre mes bras, j'avais éprouvé sa force, la force d'un rêve, d'une douceur désespérée, vaincue et toujours persévérante, telle que seul pouvait me la communiquer un être aux yeux avides.

Je voudrais encore dire ceci : quand

l'homme a vécu l'inoubliable, il s'enferme avec lui pour le regretter, ou il se met à errer pour le retrouver; ainsi, il devient le fantôme de l'événement. Mais cette figure ne se souciait pas du souvenir, elle était fixe mais instable. Avait-elle eu lieu une fois ? Une première fois et cependant pas la première. Elle avait avec le temps les rapports les plus étranges, et cela aussi était exaltant : elle n'appartenait pas au passé, une figure et la promesse de cette figure. Elle s'était en quelque sorte regardée et saisie elle-même dans un seul instant, à la suite de quoi s'était produit ce terrifiant contact, cette catastrophe démentielle, qui pouvait bien être considérée comme sa chute dans le temps, mais cette chute avait aussi traversé le temps en y creusant une immensité vide, et cette fosse apparaissait comme la fête jubilante de l'avenir : un avenir qui ne serait jamais plus à nouveau, de même que le passé refusait d'avoir eu lieu une fois.

Claudia revint un peu après moi. Je pourrais ajouter que ces mots, qui jadis avaient inauguré, à mes yeux, la vie de Claudia et fait d'elle la personne qui vient après, revenaient, eux aussi, et m'entraînaient vers la même vérité : je ne la connaissais pas. Ainsi, tout le cycle recommençait. Mais, au sein de la méditation puissante où je demeurais, je pouvais bien la voir s'approcher, venir du fond du retour, lentement, avec sa grande et mélancolique dignité, je pouvais la voir passer près de moi et, si près qu'elle fût, me fixer un court instant par delà les confins et les confins, et tout cela avait la puissance sombre du « Je ne la connaissais pas », mais tout cela signifiait aussi l'exaltation de ce retour, son caractère d'événement monumental, élevé à sa propre gloire, sous un jour qui n'annonçait pas une vérité absente et immobile, mais le flamboiement d'une signification dernière. Oui, elle revint peu après et je ne la connaissais pas. Mais ce n'était plus

sous l'éclairage de ces faibles mots, car ceux-ci avaient été effacés, balayés par le souffle terrible des deux paroles hurlées par Judith du fond de sa mémoire, *Nescio vos*, « Je ne sais qui vous êtes », qu'elle nous avait jetées à la face, après quoi elle s'était effondrée entre mes bras.

Parole, pour moi, la plus grande et la plus vraie, cœur rayonnant, expression du tutoiement et de la jalousie de la nuit. Et il est vrai que même ces mots étaient, eux aussi, un écho d'autrefois, elle avait bien dû les apprendre de quelqu'un (elle ignorait presque tout), mais ce qui était peut-être tombé de moi comme une vérité de grammaire, l'immensité, après quel travail des ténèbres, me le rejetait à la face comme la bénédiction et la malédiction de la nuit.

Claudia revint un peu après moi. Tout étant calme, je pense qu'elle se reposa désormais. Cependant, plus tard, je *la* vis qui me regardait par la porte

ouverte du couloir (j'étais, en face, dans le studio). Quand je la vis à nouveau, elle était assise et, à travers toute l'étendue, elle m'apparaissait un peu en contre-bas, le corps à demi ployé, la tête inclinée vers les genoux. Il m'était arrivé autrefois, habitant seul dans le Sud, — et j'étais dans la vigueur de l'âge, le jour ma force était bouleversante, mais il y avait un moment dans la nuit où tout s'arrêtait, l'espoir, la possibilité, la nuit; j'ouvrais alors la porte et je regardais tranquillement vers le bas de l'escalier : c'était un mouvement tout à fait tranquille et sans intention, purement nocturne, comme on dit. En cet instant, à travers l'immense étendue, elle me donnait l'impression d'être assise, elle aussi, en bas de l'escalier, sur la large marche du tournant; ayant ouvert la porte, je regardais vers elle qui ne me regardait pas, et tout ce qu'il y avait de tranquillité dans ce mouvement si parfaitement silencieux avait aujourd'hui la

vérité de ce corps légèrement courbé dans une attitude qui n'était pas celle de l'attente, ni de la résignation, mais d'une profonde et mélancolique dignité. Pour moi, je ne pouvais que regarder, par une vue qui exprimait toute la tranquille transparence d'une vue dernière, cette femme assise près du mur, la tête légèrement penchée vers ses mains. Me rapprocher ? descendre ? Je ne le désirais pas, et elle-même, dans sa présence illégitime, acceptait mon regard, mais ne le demandait pas. Jamais elle ne se tourna vers moi et jamais, après l'avoir regardée, je n'oubliai de me retirer tranquillement. Jamais cet instant ne fut troublé, ni prolongé, ni différé, et peut-être m'ignorait-elle, et peut-être était-elle ignorée de moi, mais il n'importait, car pour l'un et pour l'autre cet instant était bien le moment voulu.

Je dois maintenant le dire : lorsque se montre la figure d'un tel moment, il ne faut pas la respecter (se lier à elle

par le sentiment d'un prodige). Assurément, c'est une apparition souveraine, mais cette souveraineté est celle de quelqu'un qui ne veut pas être seulement vu mais touché, — et non pas respecté mais aimé — et nullement redouté, car l'épouvante deviendrait sa tentation, et qui en sa présence ferme les yeux la rend aveugle, comme celui qui la respecte l'enferme dans la vanité d'une vie froide et irréaliste. Quand, autrefois, dans le Sud, je refermais la porte, je savais que cette porte représentait la décision fière grâce à laquelle la détresse pouvait m'apparaître avec une si extraordinaire dignité, vivre auprès de moi et moi vivre auprès d'elle, et je savais que cet instant fût devenu l'humiliation et la honte, si j'avais essayé de le perpétuer ou essayé de le retrouver. Dans le jour, je n'y pensais pas; et pourtant, à travers cette insouciance, il n'y avait de jour pour moi que par la puissance de mon rapport avec ce seul point ignoré et par la rela-

tion encore plus ignorée de ce point avec moi : si ce rapport était menacé (mais que signifiait, dans une telle situation, le mot menacé ? en vérité, cela n'avait aucun sens, c'est pourquoi je n'y pensais pas), le jour aussi périllicitait et l'insouciance devenait un « Je ne me souviens plus » indécis que chaque chose et chaque heure se transmettaient les unes aux autres. De toute manière, ce rapport ne rendait pas facile la vie quotidienne. Je ne manquais pas de forces et sûrement, quand commençait le jour, mon accord avec ce commencement était l'accord avec la jeunesse de ce qui décide et, dès le début, va au delà. Je vivais à peu près normalement; je me portais bien, comme on dit; j'écrivais parfois quelques mots — ceux-ci précisément —; mais que se passait-il « au juste » ? Je ne saurais le dire, en dehors de cette remarque : c'est que, bien que n'y pensant nullement, je m'étais lié à ce « point » et je le regardais avec un tel

abus de moi-même que les forces d'un homme plus capable n'y eussent probablement pas suffi et qu'en tout cas les miennes, celles du jour, du jour qui était le mien, ne cadraient plus avec les tâches de la vie quotidienne, pourtant, je l'avoue, réduite souvent à bien peu de chose.

Mais cela même était-il vrai et est-ce que je regardais ? Ni quelque chose, ni un point, ni rien. J'aurais eu horreur de moi, si, à l'occasion de cette image si discrète, je lui avais témoigné de l'intérêt ou de l'attention. Qu'on le comprenne, il ne s'agissait nullement d'une image : l'image ou la figure, si calme qu'elle fût, n'était par rapport à la dignité souveraine de l'instant qu'un reste d'inquiétude, sur l'instant l'inquiétude demeurait posée, c'est pour quoi il apparaissait. Ce que je voudrais dire, c'est que le jour avait de toute évidence un rapport avec cet instant de la nuit, rapport mystérieux et dramatique, épuisant à tous égards, et

comme, moi aussi, j'aimais le jour et qu'en plus je vivais, j'étais mêlé à l'intrigue la plus épuisante, mais cela ne signifiait pas encore que j'en fusse à proprement parler occupé.

Je brûlais, mais ce feu terrible était le frisson du lointain auquel ne correspondait aucune tâche. Je devenais plus silencieux (et comme j'étais seul, cela voulait dire, silencieux à l'égard de moi-même). Extraordinairement oisif et cependant ayant peu de temps. Dans une certaine mesure, ma vie était l'exubérance, mais dans une certaine mesure elle était la pauvreté du souffle, et sans doute pouvais-je me dire que les forces du désir s'étant liées en moi à la vérité d'un seul instant, il me fallait bien donner à cette vérité non seulement moi-même, non seulement tout, mais plus encore (et plus, c'était, j'imagine, la brûlure de l'être niant éternellement la fin), mais une telle explication tranquillisante ne m'expliquait pas pourquoi j'étais cette torche allumée en vue

d'éclairer un seul instant, et expliquer, quand on brûle dans l'impatience, c'est là le genre de bassesse que jamais le jour n'autorise, lui en qui pourtant le frisson se fait jour. Il m'arrivait, à moi et à l'histoire, des événements toujours plus réduits (en ce sens que, de même que j'étais devenu personne ou presque personne, les traits de mon caractère s'étant affaiblis, de même le monde se confondait volontiers avec sa limite), mais cette sorte de dénuement du temps trahissait surtout la pression exorbitante d'un « Quelque chose arrive », immensité jalouse qui ne pouvait que réduire ou suspendre la marche naturelle de l'histoire. L'étrangeté venait de ceci : c'est que cette pression extraordinaire, vivante, n'était pas celle d'un point étranger au temps, mais représentait aussi bien la pure passion du temps, la pure puissance du jour, et son exigence ne se détournait pas de la vie, mais, la consumant dès qu'elle la touchait, elle paraissait invivable, exac-

tement comme la passion est vivre, bien que l'être touché par la passion détruise aussi la possibilité qu'est la vie. C'est pourquoi, par certains côtés, ce « point » était la passion en ce monde, et la passion du monde ne pouvait que chercher ce point.

Il se peut que je vécusse dans l'anxiété d'un homme obligé de prendre sur lui l'anxiété et le travail du jour : un jour qui n'avait pas commencé et qui ne brillait encore que dans le lointain commencement d'une image dont le calme était détresse et la souveraineté, origine et fin. La nuit, quand je me levais, qui se levait avec moi ? A cet instant, il n'y avait ni jour ni nuit, ni possibilité, ni attente, ni inquiétude, ni repos, mais cependant un homme debout enveloppé dans le silence de cette parole : il n'y a pas de jour et toutefois c'est le jour, de sorte que cette femme assise en bas contre le mur, le corps à demi ployé, la tête inclinée vers les genoux, n'était pas

plus proche de moi que je n'étais près d'elle, et qu'elle fût là ne signifiait pas qu'elle fût là, ni moi, mais le flamboiement de cette parole : voici qu'elle arrive, quelque chose arrive, la fin commence.

Lorsque j'ouvrais la porte, personne ne me demandait où j'allais : il n'y avait personne pour me le demander. Quand je retournai, personne ne me demanda d'où je venais. Maintenant, quelqu'un me demande : « Mais quand êtes-vous sorti ? — Tout à l'heure. »

Il est vrai que je parle d'anxiété, mais c'est du frémissement de la joie que je parle, — et de détresse, mais c'est de l'éclat de cette détresse. Je puis paraître livré au tourment sans mesure d'une contrainte exorbitante, en outre incompréhensible, au point que si je dis, moi aussi : le jour est nuit pour moi, j'exprimerai quelque chose de ce tourment. Et cependant tourment léger, car devant moi est l'éclair, der-

rière moi la chute et en moi l'intimité de l'ébranlement.

Je rencontrai cette femme que j'ai appelée Judith : elle n'était pas liée à moi par un rapport d'amie ou d'ennemie, bonheur ou détresse; elle n'était pas un instant désincarné, elle vivait. Cependant, autant que je puis le comprendre, il lui arriva quelque chose qui ressemblait à l'histoire d'Abraham. Quand celui-ci revint du pays de Moria, il n'était pas accompagné de son enfant, mais de l'image d'un bélier, et c'est avec un bélier qu'il lui fallut vivre désormais. Les autres voyaient le fils dans Isaac, car ils ignoraient ce qui s'était passé sur la montagne, mais lui voyait le bélier dans le fils, car il s'était fait de son enfant un bélier. Histoire accablante. Je pense que Judith était allée sur la montagne, mais librement. Personne ne fut plus libre, personne ne se soucia moins des puissances et ne fraya moins avec le monde justifié. Elle aurait pu dire : « C'est un Dieu qui

l'a voulu », mais pour elle cela revenait à dire : « C'est moi seule qui l'ai fait. » Un ordre ? Le désir transperce tous les ordres.

Il n'était pas vrai que nous nous entendions : nulle entente, au contraire. Elle était, dans un sens, beaucoup plus visible que moi, et plus le temps passait, plus le jour et l'éclat du jour la faisaient voir, mais l'heure venait aussi où, franchies les frontières flamboyantes, la regarder c'était nier presque tout. Instable ? Elle ne l'était pas moins que moi ; et jalouse ? certes, capable de violence, l'orage même ; l'espace fuyait devant elle. Elle s'était liée furieusement à l'infini où seul elle trouvait un langage pour dire : « Quand même, je le vois ! » mais l'illimité ne lui suffisait pas. C'est pourquoi elle m'appelait éternellement hors de l'infini.

Le fait qu'elle fut toujours plus évidente — c'était là sa splendeur, menace dirigée contre elle-même — annonçait qu'elle vivait : oui, elle prenait son

essor, compagne d'un seul moment. Et maintenant ? Maintenant, l'évidence s'était brisée ; les piliers du temps, rompus, soutenaient leurs ruines.

« Maintenant », étrange rayon. Maintenant, force furieuse, pure vérité privée de conseil. Il était bien vrai que nous nous entendions, mais dans la profondeur de maintenant, là où la passion signifie aimer et non pas être aimé. Qui aime est la magnificence de la fin ; qui est aimé, avare souci, obéissance à la fin. Elle était liée à moi en ceci que d'elle rayonnait la puissance joyeuse dans la lumière de laquelle je surgissais précisément là, précisément maintenant : à son contact, et j'étais lié à elle, étant le jour qui me faisait toucher son évidence. Mais si « ce rapport était menacé », elle devenait un « Je le veux » stérile, et moi, une froide et lointaine image.

Longtemps, elle m'avait regardé, mais je ne la voyais pas. Jours souverains à ses yeux. Qu'elle fût ainsi igno-

rée, ce n'était pas pour elle un malheur; et son regard n'était pas modeste, mais avide : je l'ai dit, le plus avide qui fût, puisqu'il n'avait rien. Elle céda cependant au frisson; elle me fixait du fond d'un passé extrême, lieu sauvage, vers un avenir extrême, lieu désert, et comme elle n'était nullement contemplative, ce regard, étrangement effronté, était une constante violence pour me saisir, sommation ivre, joyeuse, qui ne se souciait ni de la possibilité ni du moment. Elle était à cause de cela en avant de moi, et pourtant sa jeunesse avait je ne sais quoi d'irréel, transparence prophétique qui abîmait le temps et le rendait anxieux de lui-même. M'assujettir ? elle ne le voulait pas; se laisser orienter ? elle ne le pouvait pas; me toucher, oui; c'est ce contact qu'elle appelait le monde, monde d'un seul instant, instant devant lequel le temps se cabre.

Je demeurai donc seul, je veux dire que je me retirai alors dans le fond, car

pour devenir visible à son tour, il fallait sans doute qu'elle cessât de me voir. La faim, le froid, elle vivait parmi de tels éléments, mais si affamée qu'elle fût, elle s'écartait dès que son regard risquait d'éveiller le mien, et cela non par la timidité d'une âme molle, mais parce que la sauvagerie était son empire. Sans un mouvement sauvage, quelle chance aurait-elle eue de s'élan- cer à ma rencontre ? Mais, pour lui permettre ce bond, il me faut, moi aussi, reculer et reculer encore.

La nuit, dans le Sud, quand je me lève, je sais qu'il ne s'agit ni du proche, ni du lointain, ni d'un événement m'appartenant, ni d'une vérité capable de parler, ce n'est pas une scène, ni le commencement de quelque chose. Une image, mais vaine, un instant, mais stérile, quelqu'un pour qui je ne suis rien et qui ne m'est rien — sans lien, sans début, sans but —, un point, et hors de ce point, rien, dans le monde, qui ne me soit étranger. Une figure ?

mais privée de nom, sans biographie, que refuse la mémoire, qui ne désire pas être racontée, qui ne veut pas survivre; présente, mais elle n'est pas là; absente, et cependant nullement ailleurs, ici; vraie? tout à fait en dehors du véritable. Si l'on dit: elle est liée à la nuit, je le nie; la nuit ne la connaît pas. Si l'on me demande: mais de quoi parlez-vous? je réponds: alors, il n'y a personne pour me le demander. Et le jour? Le jour ne lui demande rien, il ne fraie pas avec elle, il ne lui doit ni fidélité ni croyance. Moi-même, je ne l'ai pas cherchée, je ne l'ai pas interrogée, et si je passe près de là, je ne m'y arrête pas. De quelle sorte sont nos rapports? Je ne sais. Cependant, que le jour lui soit lié de quelque manière, je puis le pressentir. Qu'il y ait entre eux, non pas une entente, mais l'enveloppement d'une mutuelle tentation, le frôlement d'attraits réciproques, c'est cela sans doute qui apparaît quand, désœuvré au milieu de ses tâ-

ches, le jour semble jouer avec une puissance frivole qui le rend plus léger et plus libre. A ce jeu, si c'est un jeu, je puis dire que j'ai assisté. Mais si c'est une folie, je le vois, j'y prends part.

Je ne pense pas que je l'aie jamais ignoré, je sais que je suis mêlé à une intrigue profonde, immobile, que je ne dois pas regarder, ni même apercevoir, dont je ne dois pas être occupé et qui cependant exige toutes mes forces et tout mon temps. Je le répéterai, il n'y a pas de place autour de moi pour une anomalie. L'anomalie serait le divertissement réduit à des limites, saisissable et, même inquiétant, apaisant. Mais le divertissement est sans repos, il ne s'arrête nulle part. Il n'apparaît pas à un endroit ou à un autre, il rend seulement les apparences plus brillantes, plus manifestes et aussi plus étendues, de telle sorte que les confins eux-mêmes ont la belle tranquillité de la surface. Tranquillité difficile à contenir et, je le crois, très étrange, bien qu'il ne s'y

enveloppe rien de mystérieux ni de réservé; au contraire, ce qu'elle fait pressentir, c'est que le jour renonce à sa profonde réserve. Le jour est sans profondeur, je veux dire sans réserve d'avenir, sans lien avec le jour, clarté sans entrave, transparence qui se célèbre elle-même, une fête, une fête flottante, un jeu où se perdent la hâte, le tourment et l'agitation — et aussi le calme et le repos certains.

Peut-être ce mouvement fut-il insensible, je l'ignore. Je n'ai jamais rien vu en moi ni hors de moi qui marquât un changement quelconque. Quand l'air manque, il est vrai qu'à un certain moment le temps devient l'air que la respiration épuise. Mais si le temps manque à mon souffle, ce n'est pas qu'il soit limité, car il ne semble plus avoir de limites, il est seulement plus ténu et plus pauvre, à cause de cela instable et fuyant. Je crois que je ne puis plus perdre mon temps et, en vérité, pour une raison singulière, c'est

qu'il s'est lui-même déjà perdu, étant tombé au-dessous des choses qu'on peut perdre, devenu insaisissable, étranger à la catégorie du temps perdu. Impression mystérieuse, car je m'occupe toujours de moins de choses et je suis cependant toujours entièrement occupé. De plus, je subis une constante, une extrême pression pour réduire encore mes tâches, pourtant déjà si réduites. Evidence surprenante, instantanée.

Je pense que le temps passe, car les jours, eux, passent, glissent et avec une joyeuse promptitude au sein de leur tranquille lumière. Mais je vois bien que pour moi il y a seulement de moins en moins de temps à l'instant où je suis, ce qui explique non pas qu'il n'arrive rien, mais que ce qui arrive soit comme la répétition d'un même événement, — et cependant non pas le même : il s'enfonce à un niveau sans cesse plus bas, où il semble errer plutôt à la manière d'une image, quoiqu'il soit absolument présent.

J'ai parlé d'une intrigue. Il est vrai que ce mot est destiné à remplir un office désespéré, mais il exprime toutefois, à sa manière, le sentiment qui est le mien : c'est que je suis lié, non pas à une histoire, mais au fait que, l'histoire risquant de me manquer de plus en plus, cette pauvreté, loin de me procurer des jours plus simples, attire ce qui me reste de vie dans un mouvement cruellement embrouillé dont je ne sais rien, sinon qu'il suscite l'impatience d'un désir qui ne veut plus attendre, comme s'il s'agissait de me rendre au plus tôt là où il me presse de venir, bien qu'il consiste précisément à m'éloigner de tout but et à m'interdire d'aller nulle part.

Qui veut vivre a besoin de se reposer dans l'illusion d'une histoire, mais ce repos ne m'est pas permis. Je dois le rappeler : de tels jours ne sont pas consacrés à un malheur inconnu, ils n'affirment pas la détresse d'une décision mourante; au contraire, ils sont

traversés par l'immensité joyeuse, autorité rayonnante, lumière, pure frivolité, trop forte pour les jours et qui fait d'eux une pure dissipation et de chaque événement l'image d'un épisode déplacé (qui n'est pas à sa place, une sorte de farce du temps, inactuel, un fragment égaré et fourvoyé de l'histoire). Il m'arrive de penser : « Je crois que je vais étouffer dans un tel manque de mémoire », mais l'oubli n'a nullement passé sur les choses. Le souvenir, au contraire, est la forme pesante de ce manque de mémoire. Terrible pause où rien ne cesse. Il se peut que là où je suis, j'aie en trop une sorte de courage (une sorte de crainte). Ce courage me maintient debout. Je ne l'ignore pas, ce que j'ai cherché me cherche à cette heure. Ce que j'ai regardé veut me regarder en face. Mais rester debout, comment y renoncer ? Cette volonté est mystérieuse. J'ai aussi le sentiment que je ne me tiens pas seulement à ma place — oui, avec une certaine obsti-

nation absurde, à ma place, debout —, mais plus encore : je suis devenu un peu instable, je vais d'endroit en endroit. Je ne fais certes pas beaucoup de pas, mais quand je passe, les portes battent, l'air léger court à travers l'espace. Qui me rencontre pense : « Il est donc là, à présent », mais aussitôt : « Oh ! mais ici, maintenant ! » Est-ce la nuit ? Le matin brûle. Je descends l'escalier ; à nouveau c'est le vide, la gaîté du vide, le frémissement joyeux de l'espace, et personne, à la vérité, n'est là pour s'en apercevoir ; moi-même, de cette légère poussée furtive, de cet air vagabond qui ne trouble guère l'étendue et qui me conduit ici et ici, je sais sans doute quelque chose, mais il ne semble pas que cela me concerne spécialement ; c'est ainsi qu'est le jour, un miroitement sans fin, les pas errants dans les pièces, les coups sourds du travail.

L'oubli n'a pas passé sur les choses, mais je dois le constater : dans la clarté

où elles resplendissent, dans cette clarté qui ne détruit pas leurs limites, mais unit l'illimité à un « Je vous vois » constant et joyeux, elles brillent dans la familiarité d'un recommencement où autre chose n'a pas de place ; et moi, à travers elles, j'ai l'immobilité et l'inconstance d'un reflet, image errant parmi des images et entraînée avec elles dans la monotonie d'un mouvement qui paraît sans terme comme il a été sans commencement. Peut-être, quand je me mets debout, ai-je foi dans le commencement : qui se lèverait s'il ne savait que le jour commence ? Mais, bien que je sois encore capable de beaucoup de pas, et c'est pourquoi les portes claquent, les fenêtres s'ouvrent et, la lumière étant à nouveau là, toutes les choses aussi sont à leur place, immuables, joyeuses, présentes certes, d'une présence ferme et même si certaine et si constante que je sais qu'elles sont ineffaçables, immobiles dans l'éternité resplendissante de leurs images. Mais,

les voyant là où elles sont, légèrement éloignées d'elles-mêmes au sein de leur présence et, par cet insensible recul, devenues la beauté heureuse d'un reflet, bien que je sois toujours capable de beaucoup de pas, je ne puis, moi aussi, qu'aller et venir dans la tranquille immobilité de ma propre image, liée à la fête flottante d'un instant qui ne passe plus. Que je sois descendu si loin de moi-même, dans un lieu qu'on peut, je pense, appeler l'abîme et qu'il m'ait seulement livré à l'espace joyeux d'une fête, le resplendissement éternel d'une image, il se peut que l'on s'en étonne, surprise que je partagerais si je n'avais éprouvé la charge de cette légèreté infatigable, poids infini d'un ciel où ce que l'on voit demeure, où les confins s'étaient et, nuit et jour, le lointain brille avec l'éclat d'une belle surface.

Terribles sont les choses, quand elles émergent hors d'elles-mêmes, dans une ressemblance où elles n'ont ni temps

pour se corrompre ni origine pour se trouver et où, éternellement leurs semblables, ce n'est pas elles qu'elles affirment, mais, par delà le sombre flux et reflux de la répétition, la puissance absolue de cette ressemblance qui n'est celle de personne et qui n'a pas de nom et pas de figure. C'est pourquoi aimer est terrible et nous ne pouvons aimer que le plus terrible. Se lier à un reflet, qui l'accepterait ? Mais se lier à ce qui n'a pas de nom et pas de figure et donner à cette ressemblance errante et sans fin la profondeur d'un instant mortel, s'enfermer avec elle et la pousser avec soi là où toute ressemblance succombe et se brise, c'est cela que veut la passion. Je puis dire que je me suis lié à cette immobilité qui passe et par la nuit et par le jour, calme phosphorescence d'un instant qui ne connaît pas l'éclipse des ténèbres, qui ne s'éteint pas, n'éclaire pas, car elle ne révèle rien, bonheur scintillant d'un rayon, mais cette immobilité erre aussi

partout, et peut-être supporterais-je mieux une évidence que je n'aurais jamais l'espoir de regarder ailleurs, colonne monumentale devant laquelle on se tient debout, mais ce mouvement perpétuel, ce caprice infini, cette poursuite qui me laisse à la même place et cependant me fait sans cesse changer de place, m'entraîne à croire à un mouvement véritable, mouvement vivant et cherchant la vie, bien qu'il soit enveloppé dans la puissance et l'immobilité du destin. Chaque jour, ou du moins certains jours, mais aussi chaque période de temps et chaque mouvement du jour me montre, à travers l'espace rayonnant, l'essor d'une image libre s'élevant à partir d'un point que je ne vois pas vers un point que je ne vois pas non plus, et tous deux sans doute sont confondus pour moi, ascension immobile, pleine de splendeur, mais aussi effort obscur, fantaisie froide, toujours la même et toujours vaine, d'où le semblable sort pour af-

firmer le semblable, sans que cette activité prodigieuse puisse faire rien de plus que de me donner la force de suivre cette image instant par instant, image moi-même, projetée dans le feu des apparences, comme si l'un et l'autre nous poursuivions la possibilité, en nous exprimant l'un par l'autre, de donner à un point vide l'éclat et la valeur vivante d'une signification véritable. Et assurément, le point demeure vide, de même que cela peut bien recommencer sans cesse, le commencement reste toujours muet et ignoré, mais, et c'est là l'étrange, je ne m'en soucie pas et je continue à ressaisir avec une avidité incroyable l'instant, le même instant, à travers lequel il me semble que j'aperçois cette lueur : quelqu'un est là, qui ne parle pas, qui ne me regarde pas, capable cependant d'une vie et d'une gaîté ravissantes, quoique cette gaîté soit aussi l'écho d'un événement souverain se répercu-

tant à travers l'infinie légèreté du temps où il ne peut se fixer.

De cela, de cette lueur, je ne saurais affirmer que je sois toujours conscient, je devrais probablement reconnaître qu'elle me laisse souvent libre, mais, comment le dire, elle est la liberté en moi, une liberté qui déchire tous les liens, qui annule toutes les tâches, qui me laisse vivre dans le monde, mais à condition que je n'y sois presque personne, et si en effet je me suis vu réduit à la transparence d'un être qu'on ne rencontre pas, c'est que peu à peu elle m'a allégé de moi-même, de mon caractère, de l'affirmation sérieuse et active qu'il représentait. Que suis-je pour elle? Quelqu'un vivant dans le monde? avec qui elle s'entend? une figure? Mais le monde, elle n'y peut demeurer, et je sais — il est vrai, au fond d'une ignorance qui n'en peut pas tenir compte — qu'elle porte la force d'un seul instant, qu'elle me connaît mais ne me reconnaît pas, qu'elle me touche,

et l'avenir n'en est pas lié mais délié. Une figure? Là où elle me voit, il y a peut-être une figure, mais enveloppée, enfermée dans l'éternité d'un reflet, s'il est vrai que l'ombre des choses est la ressemblance brillante où elles se retirent et qui les rejette à l'infini du semblable au semblable.

Je crois que c'est là le moment absolument sombre de cette intrigue, le point où elle retourne constamment au présent, où je ne puis plus ni oublier ni me souvenir, où les événements humains, autour d'un centre aussi instable et immobile que moi-même, construisent indéfiniment leur retour. Je puis me rappeler quel chemin cela m'a fait faire et comment j'ai rompu avec presque tout — et en ce sens aussi j'ai tout oublié —, pourquoi, si éloigné que je sois, il me faut reculer et reculer encore au sein d'un instant où j'erre à la manière d'une image liée à un jour qui passe immobile par le jour et à un temps qui à un certain point se dégage

AU MOMENT VOULU

toujours du temps. Je puis me rappeler que, si long que soit ce chemin et quels qu'en puissent être les détours à travers la répétition vaine des jours et des moments, rien ne peut l'empêcher d'être encore et encore une fois le couloir qui séparerait les deux petites chambres et où il m'est arrivé de m'engager : obscurité vacillante où j'ai eu à supporter la plus grande douleur et cependant rencontré le moment le plus vrai et le plus joyeux, comme si je m'étais heurté là non pas à la vérité froide, mais à la vérité devenue la violence et la passion de la fin. Je puis me rappeler tout cela, et me le rappeler, ce n'est sans doute qu'un pas de plus dans le même espace, là où aller plus loin, c'est déjà me lier au retour. Et cependant, bien que le cercle déjà m'entraîne, et même s'il me fallait l'écrire éternellement, je l'écrirais pour effacer l'éternel : Maintenant, la fin.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, AVENUE
PIERRE-BROSSOLETTE, A MONTROUGE
(SEINE), LE VINGT-TROIS NOVEMBRE MIL NEUF
CENT CINQUANTE ET UN.

Dépôt légal : 4^e trimestre 1951
N° d'édition : 2669 — N° d'impression : 1785

Imprimé en France